

Justin

LHÉRISSON

**LA FAMILLE
DES PITITE-
CAILLE**

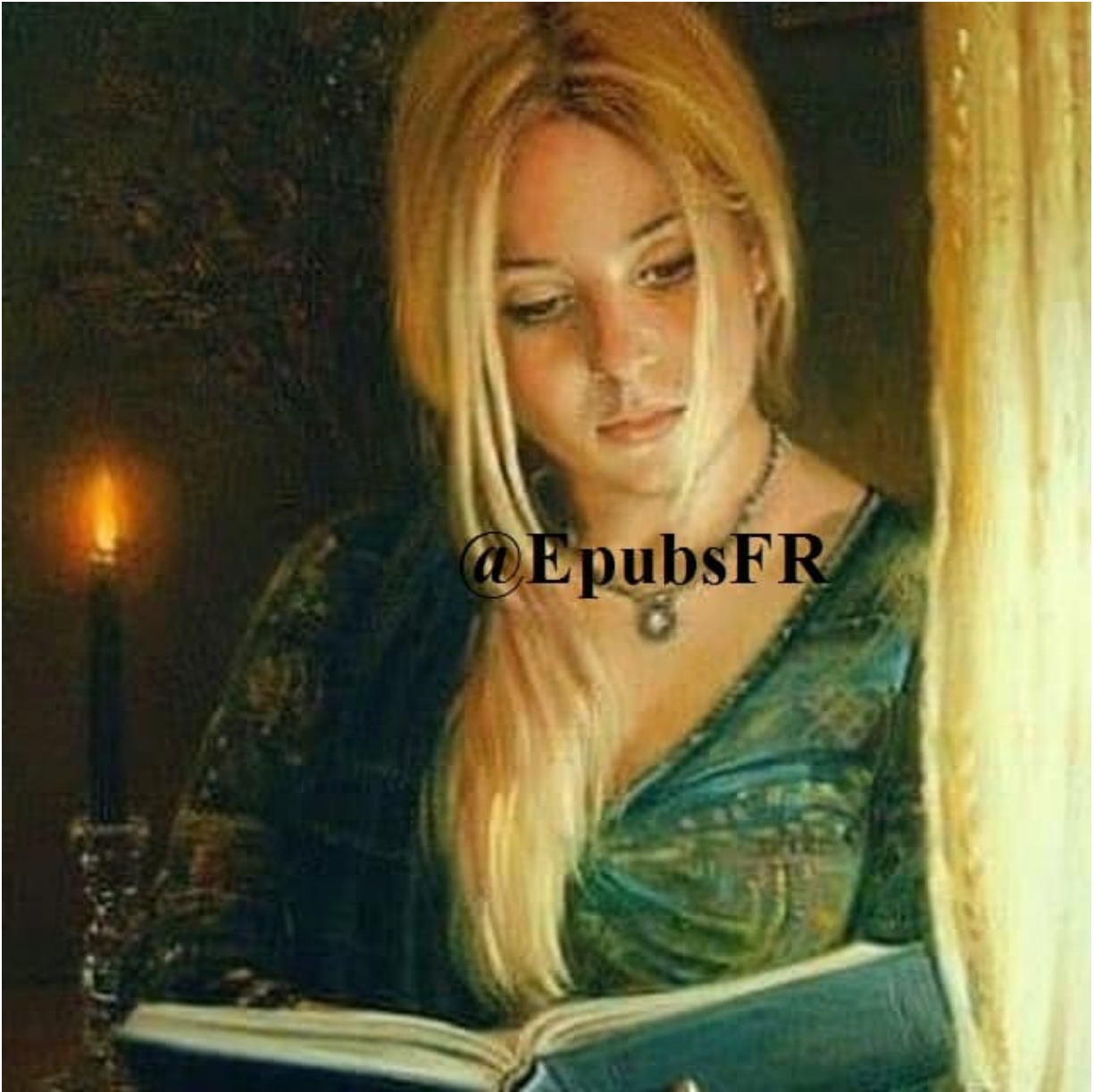
LITTÉRATURE

roman

d'

AÏTI

la dodine



OceanofPDF.com

Justin Lhérisson

La Famille des Pitite-Caille

Éditions de la dodine

OceanofPDF.com

éditions de la dodine

B. P. 96 à Jacmel (Haïti)

editionsdeladodine@yahoo.fr

Format epub

ISBN 978-99935-7-130-8

OceanofPDF.com

Justin Lhérisson (1873-1907) : repères biobibliographiques

Sa vie : naissance à Port-au-Prince en 1873. Études au lycée Pétion. Licencié en droit (1891). Professeur et, surtout, journaliste. Fondateur de la Revue *Jeune Haïti* et du journal *Le Soir* dont il fut la cheville ouvrière jusqu'à sa mort survenue à l'âge de 34 ans.

Son œuvre : ce ne sont pas ses poésies de jeunesse, inspirées des Parnassiens, ni même les paroles de *La Dessalinienne* qui ont assuré sa renommée littéraire, mais deux courts romans, *La Famille des Pitite-Caille* et *Zoune chez sa Ninnaine*. Ces deux récits – que les historiens de la littérature haïtienne rangent dans la catégorie des *audiences* – allient le comique à la critique sociale. Ils sont caractérisés par l'utilisation novatrice du créole qui cohabite avec le français, se mélange et s'incorpore à lui avec le plus grand naturel.

Bibliographie :

Romans : *La famille des Pitite-Caille* (1905). *Zoune chez sa ninnaine* (1906).

Poésie : *Myrtha* (1892) ; *Les chants d'aurore* (1893) ; *Passe-temps* (1893) ; *Portraitins* (1894) ; *La Dessalinienne* (1903).

Autres : *Le marronnage et le vaudou* (1905) ; *Manuel d'histoire d'Haïti* ; *Annuaire administratif, commercial et industriel d'Haïti* (1906).

À FERNAND HIBBERT ET HERMANN HÉRAUX

Vous m'aviez dit, chers amis, quand je vous communiquai le plan à peine ébauché de *La Famille des Pitite-Caille* : « Allez-y carrément ; ce genre nouveau plaira »

Et pour vous complaire, je me mis à écrire au jour le jour cette modeste histoire. Elle eut, paraît-il, du retentissement puisqu'un matin je reçus en mes bureaux l'aimable visite de M. Frédéric Marcelin, qui me pria de l'inscrire au nombre des mes abonnés, et qui m'apprit — ce qui me causa une agréable surprise — que le pseudonyme de Tic-Tac pour d'aucuns (quelle méprise !) cachait l'auteur d'*Épaminondas Labasterre*.

D'autre part, s'il faut s'en rapporter à l'opinion des amis aussi indulgents que vous, cette audience a eu la vertu de déridier les fronts les plus graves. Une dame, qui souffre du cœur, a même avoué que, long comme un doigt, elle faillit trépasser dans un éclat de rire ...

Est-ce là le signe du succès ? Peut-être oui, peut-être non.

Je ne sais ce que mon distingué ami Jérémie pensera de mon effort. J'ai fait cependant de mon mieux pour présenter mes personnages tels qu'ils ont été, sans rien changer à leur caractère, à leur attitude, à leur langage, et j'ai tenu à reproduire aussi fidèlement que possible les scènes où ils ont évolué.

Ai-je réussi entièrement ? Je m'en remets au public haïtien à qui cette œuvre est spécialement destinée ; mais, pour que vous puissiez partager ma mauvaise ou ma bonne fortune, entre vous deux, chers amis, je me présente à lui, et — sans nulle intention de calbindage — je lui dis : « C'est uniquement pour votre plaisir que j'ai écrit ces pages ... Jugez ! »

À vous cordialement

Justin LHÉRISSON

LA FAMILLE DES PITITE-CAILLE

Golimin est un de mes vieux amis. Il sait tout. Il est l'homme le mieux documenté de la République. Aussi gagne-t-on beaucoup à entendre ses audiences.

Souvent il me promet de me faire l'historique des fortunes de chez nous, de celles qui ont poussé comme champignon. J'eus beau lui rappeler maintes fois sa promesse, il aima mieux toujours me servir autres choses — très intéressantes (car tout ce qu'il dit est intéressant).

Je le rencontrai l'autre soir au Champ-de-Mars. Il était de bonne humeur.

Après une rapide revue des faits insignifiants et des points de la journée, il me dit :

« Je viens de voir tout à l'heure le pauvre Étienne Pitite-Caille.

Il m'a fait pitié. Lui qui était si fier autrefois ; lui qui s'habillait bandamment, lui qui parlait bandamment — lui enfin dont le pape n'était pas le cousin —, il daigna me saluer. Et quel salut ! C'était navrant.

Le razeurisme — qui ne respecte personne — l'a totalement transfiguré. Il a l'air « d'une poule mouillée ». Il est maintenant un spectre, une ombre, un *rien*.

Cette vision lamentable m'a fait penser à ma promesse. Si tu veux, promenons-nous, et chemin faisant, je t'apprendrai des choses étonnantes concernant la famille des Pitite-Caille. Ce ne sera ni une charge, ni un roman ; ce sera tout simplement une *audience* à la vieille manière haïtienne, à la bonne franquette. Ça t'amusera, ça te fera méditer, et j'espère que ça te consolera de bien des choses.

— Je ne demande pas mieux

— Seulement, promets-moi, mon jeune ami, si tu répètes mes confidences, de ne jamais citer mon nom.

— C'est convenu ...

— Je te fais cette recommandation parce que, tu sais, dans ce pays, on a la vilaine habitude, quand on est *engagé*, d'*engager* ses amis. Et puis, ici tout le monde étant plus ou moins parent, la prudence recommande, avant de parler de Pierre à Guibert, de s'assurer toujours si Guibert n'est pas cousin de Pierre. »

Le premier qui porta ce nom était un *nègre-congo*. Arrivé en bas âge à Saint-Domingue, il fut acheté dans un lot de vigoureux *bossales* par un riche colon de la Plaine du Cul-de-Sac, dont il devint le domestique préféré. La femme de ce grand planteur n'avait pas d'enfant. Étonnée de l'intelligence naturelle de son esclave, elle l'entoura de soins affectueux, sans tenir aucun compte des absurdes convenances coloniales. Et, chose étonnante à cette époque où systématiquement l'on faisait la nuit dans l'esprit et l'âme des infortunés Africains, elle lui apprit à lire et à écrire. Quand elle allait en visite, ou quand elle descendait en ville, elle l'avait toujours pour compagnon ; elle prenait plaisir à le montrer à ses amies comme un échantillon de nègre de prix. Elle ne l'eût pas cédé pour dix mille livres.

Son extrême bienveillance pour ce bel « égtalon » avait même fait jaser les méchantes langues ... Les nègres de l'habitation, voyant *Damvala* (c'était le vrai nom du jeune congo) si choyé dans la grande case, l'appelèrent Pitite-Caille. Et depuis, ce surnom lui est resté. Il l'a transmis à ses descendants.

Damvala ou Pitite-Caille prit part aux luttes de l'indépendance. Par reconnaissance, il sauva la vie à ses maîtres en facilitant subrepticement leur départ pour l'étranger, cinq jours avant que la Vengeance implacable de nos Pères eût fait des opulentes plantations de la Plaine un monceau des ruines, et de leur propriétaires, un tas de cadavres horribles.

Il aimait à rappeler ses exploits et ceux de ses chefs. Dessalines était une idole pour lui ; Gabart, le brave des braves ; Piquion (c'est ainsi qu'il prononçait le nom de Pétion), Piquion, le Papa boncœur, était la bravoure froide, celle qui étonnait et excitait l'admiration par son impassibilité sous les ouragans de balles et de mitrailles ...

Il répétait souvent — avec attendrissement — se souvenant des bontés de ses maîtres : « Si gangnin mauvé blancs mé zanmis, gangnin qui bons ! »

Pitite-Caille mourut à l'âge de soixante-cinq ans sous Boyer — le jour même de l'arrivée dans notre rade du Baron de Mackau, porteur de l'ordonnance de Charles X qui nous octroya l'Indépendance. Tous les contemporains s'accordèrent à reconnaître qu'il fut à la fois un brave homme et un homme brave.

Pour tout héritage, il laissa deux carreaux de terre à Bizoton qui furent vendus pour couvrir les frais de ses funérailles, et une maison basse au Morne-à-Tuf. Par contre, sa descendance fut nombreuse. Sauf erreur ou omission, elle représentait le chiffre respectable de soixante-neuf enfants, dont quarante filles. (La dernière eut pour nom significatif : Assezfille.)

L'étonnante postérité de Pitite-Caille fut le produit de la complaisante collaboration de vingt-deux femmes avec lesquelles il eut des rapports passagers au cours de ses fréquentes campagnes et garnisons dans les villes du Nord, du Sud, de l'Artibonite, de l'Ouest et de l'Est.

Un de ses frères d'armes — grand farceur devant l'Éternel — lui donna, à cause de sa vigueur prolifique, les sobriquets de *Bon Viseur* et *Ronze Partout* ...

Cependant Pitite-Caille n'eut avec sa *femme caille* Sor Zinga, qu'un fils, Éliezer. Il ne prit soin que de son Éliezer. Quant au bataillon des ses enfants-dehors, il eut rarement de leurs nouvelles et même beaucoup d'entre eux, en grandissant, étaient devenus inconnus pour lui.

Pensez donc ! Soixante-neuf noms à retenir, soixante-neuf figures dont il fallait conserver les traits dans la mémoire ! Ces enfants étaient de toutes les nuances : *nègres francs, nègres rouges, chabins, tactés-condinde, griffes, mulâtres, sacatras, marabouts, tchiam-pourras*, etc.

On ne pouvait pas demander à Pitite-Caille de s'y reconnaître. Aussi, quand pressé par ses amis, il voulait dénombrer nommément sa famille, ne pouvait-il citer du côté des femmes, que : Claircine, Méda, Solfège, Louisine, Zina, Étiénise, Lamercie, Elléda, Choucouloute, Bombazine, Dieudonne, Réséda, Rosemina, Gétinette, Avrilette, Antoinette, Durinette, Uriette, Rachette, Séraphine, Joséphine, Zétrennes, Rasotte, Popote, Désine, Nèguèguè, Tumammzelle, Assezfille.

Du côté des hommes, que : Balthazar, Thémistocle, Socrate, Jéhovah, Yoyo, Excelcis, Lundi, Mardi, Jeudi, Samedi, Janvier, Février, Mars, Grozo, Voumba, Dhaïti, Mahometdeux, Philistin, Bozor, Marseille, Héliérobor, Nabuchodonosor, Jeanguistin, Éliezer, Tinonm, Cétoute.

Éliezer lui-même — à qui souvent il parlait de ses nombreux frères — eut toutes les peines du monde à se les rappeler. Aussi ne put-il annoncer qu'à une vingtaine d'entre eux la triste nouvelle de la mort de leur père.

Ce malheur fut suivi, cinq mois après, d'un autre aussi grand : Sor Zinga alla retrouver son mari dans l'au-delà ...

Cette perte inattendue fut d'autant plus cruelle à Éliezer que sa mère était son unique soutien : elle avait, en effet, une petite boutique près du *marché Deboutt*, qui leur assurait la patate quotidienne. Elle y vendait un peu de tout : *balais, sac-paille, panneaux, macoutes, halforts, zapareaux, cordes, zorins, bouts-de-cannes, tafia, en détail, pain-patate, pain-maïs, tablettes, gingembrettes, douces-lait*. Quant au mabi de Sor Zinga, c'était du nectar ...

Jusqu'à l'heure où je te parle, le souvenir de cette boisson — une des délicieuses choses du bon vieux temps — reste inséparable dans la mémoire des Mornatufiens du nom de la *femme-caille de Damvala* ...

Devenu orphelin, Éliezer se débrouilla. Il se fit tour à tour charpentier, menuisier, charron, ferblantier, tourneur, chapelier, marin. Dans un des ses voyages à la côte, il rencontra à Aquin une belle Martiniquaise du nom de Velléda. En un temps, trois mouvements, il l'attaqua et la vainquit. Il se *plaça* avec elle.

Cette femme était une tireuse de cartes, une *macalousse* de première force. Le passé, le présent, l'avenir n'avaient pas de secrets pour elle. Aussi, quand elle vint se fixer à Port-au-Prince, eut-elle une nombreuse clientèle. Les gens du peuple et les personnes du grand monde affluaient chez elle. Et, comme le bruit s'était répandu qu'elle possédait des philtres et des recettes infailibles pour captiver et enchaîner les hommes, elle vit à toutes heures du jour et de la nuit des dames et des demoiselles s'habillant bien, fleurant bon et parlant français, venir en foule lui demander, celles-ci de rendre leurs féroces maris doux comme un mouton ou *bèbè*, ou aptes seulement à ne « travailler » que sous le toit conjugal ; celles-là, de porter de jeunes jouvenceaux à se placer avec elles ou à les épouser. D'autres ne reculaient pas devant des projets criminels : elles réclamaient avec instance les moyens de se défaire de leurs *matelotes*.

Velléda fit, en peu de temps, un argent fou. Des personnes bien renseignées de l'époque affirment que cette magicienne tira de son exploitation de la crédulité des femmes mariées et des filles à marier plus de cinquante mille gourdes ; quant à sa clientèle populaire, elle dut lui rapporter autant. Elle soutira aussi des milliers de dollars à beaucoup de nos hommes politiques qui, soit personnellement, soit par l'intermédiaire de

leurs épouses ou de leurs maîtresses, la consultaient sur les chances qu'ils couraient dans telles ou telles de leurs entreprises, ou sur l'attitude qu'ils devaient garder avant, pendant et après les *événements* ...

En possession de ces sommes rondelettes, elle ferma boutique sur les conseils de son homme qui régularisa aussitôt sa situation : il fit d'elle M^{me} Éliezer Pitite-Caille.

Elle méritait bien cette récompense.

En ces temps où le plaçage honnête était encore la règle, et le mariage l'exception, ce titre de femme légitime gonfla le nez de Velléda. Elle en devint si fière, elle en parla avec si peu de mesure qu'elle se brouilla avec quelques-unes de ses amies et déclencha contre sa réputation la haineuse jalousie des ses matelotes aux yeux desquelles Pitite-Caille avait eu l'imprudence de faire briller la tentante alliance de l'hyménée.

Décues dans leurs espérances, elles se vengèrent en calomniant leur heureuse rivale. Elles ne lui donnaient pas quartier ; elles l'injuriaient quand elles la rencontraient dans les rues ; elles osaient même s'arrêter devant sa porte et lui dire là pis que pendre.

« *Etè ! nou ta couté ou ! Ou cé l'oraille calé.*

» *Voisins, prend précautions nous ! Femme-là, cé cochon sans poël ; il gangnin baka pou li nourri !*

» *Vié bazi minnin coinda, ou mett bombé jipon ou, vié madam, madam Patécrouè, ou cé vent minnin d'leau poussé ...*

» *Gadé sindaindain là non, mé zanmis ! Pasquél gain l'argent li crouè li cé moune !.. ».*

Et d'autres bourrades retentissantes, faisaient de violentes entailles au cou des père et mère de Velléda, et dépréciaient tout ce qu'elle avait de charmes ...

Velléda pour toute réponse, leur faisait un pied de nez. Parfois elle leur disait : « *Nap' bétisé, ou bèkèkè !* »

Parfois aussi, en signe de mépris, elle secouait, en grimaçant, la queue de son peignoir, ou leur montrait, en se retournant, son ... *copello*.

Une fois, à bout de patience, elle éclata.

Elle crut qu'elle aurait la paix en disant à l'une d'elles, une superbe marabout du nom de Zoune :

« *Charogne ! Vermine ! Ma fait ou quitté'm, tranquille ! Ou mett fait ça ou vlé quant à mari'm ou pal' prend li nan mainm'. Cé alliance cilala — (elle lui montra son anneau) cé alliance cilala cap fait ou enragé ! Femme l'amée, ou pas faite pou ça ! Oua reté raide !*

Les voisins et les passants — bien qu'ils fussent étonnés et choqués de cette sortie — pensaient que M^{me} Pitite-Caille, par son coup d'essai, avait désarçonné son adversaire. Mais la réplique de Zoune fut d'une éloquence foudroyante. Elle se ceignit vigoureusement les reins, se retroussa les manches, puis, les deux poings sur la hanche et avec une vélocité de mitrailleuse, elle cribla Velléda en moins de cinq minutes des plus salissantes injures usitées jusqu'alors, sans omettre celles qui sortirent toutes armées de son génial cerveau ... L'effet en fut pestilentiel au point que toutes les portes se fermèrent et qu'une marchande des poissons qui faisait partie des auditeurs, battit des mains pour cette vaillante nègùesse.

« *Ou cé flamm, commè moin ! Moin ba ou prèvé ou ! Çé concça pou you moune jouré, ou bien li pé bouche li !.* »

Velléda grièvement atteinte dans son orgueil, en fit une maladie. Il y avait de quoi !

Remarque à faire. Au cours de ce *scandale public*, on vit passer et même stationner plusieurs agents de police, les uns indifférents, les autres éclatant de rire aux passages les plus corsés ...

Quelques mois après leur union, les époux Pitite-Caille firent un tour à Paris et revinrent dans le pays avec un mobilier princier. Ils s'installèrent dans une superbe villa qu'ils avaient à Turgeau et se mirent à faire des enfants. Ils en eurent quatorze ; mais la mort, jalouse de leur bonheur, leur en enleva successivement douze.

Les deux qui leur étaient restés, Lucine et Étienne, devinrent des enfants gâtés. Ils menaient par le bout du nez leurs père et mère. Ceux-ci ne s'opposaient à aucun de leurs désirs.

Ils furent envoyés en France pour parfaire leur instruction et acquérir des manières distinguées ...

Riche et habitant Turgeau, Éliezer Pitite-Caille trouva que son nom de famille ne lui allait pas bien. Il pensa à plusieurs reprises à s'en dépouiller ; pour le faire oublier, il voulut qu'on l'appelât Éliezer tout court ; malgré cette manœuvre, on persista toujours à l'appeler Pitite-Caille.

Pensez donc ! M. Éliezer n'était plus un premier venu. Il ne recevait chez lui que les gens « tout de bon ». À ses bals, le *High-life* accourait ; c'étaient les Goldinberg, les Voumworth, les Grandformat, les Volferrière, les Strixnaff, les Grandchirez, les Hassounguèss, etc.

Et l'ancienne tireuse de cartes, M^{me} Velléda Pitite-Caille, faisait les honneurs de ses salons admirablement.

Elle parlait français *par routine* ; et sans quelques défauts de prononciation, on eût cru qu'elle avait fait d'excellentes études.

Elle disait par exemple *mercir*, je vous *remercir*, avec le plus bel aplomb !

Ses spirituels invités lui pardonnèrent tout, excepté *ce mercir et ce "je vous remercir"* dont elle ne pouvait se corriger, malgré les violentes remontrances de son mari qui, lui, parce qu'il avait une grande facilité d'élocution, se croyait un phénix.

En tout cas, cet Éliezer n'était pas un *petit bonhomme*. C'était le *bougre* le plus remuant que notre sol eût porté. Il passait aussi pour être très fort. Il n'était jamais dans aucune affaire, pourtant il se mêlait de toutes les affaires. Il était au courant de tout ce qui se disait et se faisait ; pourtant, quoique d'une grandiloquence solennelle et tapageuse, il se montrait circonspect et, dans les graves circonstances, mettait dans ses phrases du vague et du mystère.

Il était patriote. Il le répétait à tout propos et hors de tout propos, en recommandant de ne le point confondre avec la foule innombrable de nos patriotes de tout état et de tout crin, car lui, il était un homme de principes.

Il s'échauffait en parlant de son patriotisme et de ses principes, et quand il développait ses grands projets appelés notamment à révolutionner l'industrie nationale et notre agriculture, il se frappait la poitrine à coups redoublés et décrivait des gestes d'une telle amplitude qu'il faisait le vide autour de lui. Ses auditeurs étaient obligés de se tenir à distance, autrement ils recevaient par mégarde de rudes *patassouels*.

C'est ainsi qu'une fois, discutant un projet de *Banque agricole* et de *Crédit foncier*, il fit un geste si large et si vigoureux qu'un de ses admirateurs, qui était suspendu à ses lèvres, fut renversé de tout son long et se fracassa la mâchoire dans la chute.

Cet accident, qui faillit lui mettre un duel sur le dos, ne le corrigea pas de sa noble habitude ... il gesticulait toujours de plus en plus fort ...

Les grandes manières d'Éliezer, ses nombreuses créances hypothécaires, ses propriétés en ville et à la campagne firent de lui un personnage. Il était de toutes les fêtes, laïques ou religieuses ; son nom figurait en tête de toutes les listes de souscription ; toujours ou lui ou sa femme était parrain ou marraine dans tous les baptêmes de monuments ou de statues de saints. Il s'en vantait c'était une gloire pour lui.

Cet homme *fort* avait cependant ce côté faible : il était vaniteux. Il aimait la flatterie. Les *thionnels* — cette race sans scrupule —, ne demandant pas mieux, lui donnèrent de l'encens en plein nez.

« Vous êtes un homme que ... un homme qui ... un homme dont ... », c'est ce qui le chatouillait à tout instant.

Pour celui-ci, il avait les qualités d'un financier, parce que, dans ses violentes sorties contre l'administration haïtienne, il parlait toujours de la nécessité « *d'une réforme radicale et rationnelle basée sur le retrait du papier-monnaie, sur le monopole des denrées d'exportation et sur des encouragements à accorder à l'agriculture* » ; aux yeux de celui-là, il avait l'étoffe d'un homme politique, parce que, dans ce pays, sont considérés généralement comme tels les citoyens qui parlent beaucoup, et de toutes choses, ou les personnages qui, avec un air de penseur, n'ouvrent la bouche que pour n'en laisser choir que des oh ! ... et des ah ... ou qui, grâce à un maniement habile de leur cure-dent, — ingénieuse soupape de sûreté — ne lâchent, par petits jets intermittents, que des phrases-formules ne pouvant en rien les compromettre.

Pourtant, Pitite-Caille, *la question monnaie* mise à part, n'avait pas inventé *la patate boucanée*. Bien qu'il eût chez lui une bibliothèque bondée de gros et de beaux livres, son bagage intellectuel n'était que fort léger. En grammaire, il avait retenu entre autres règles, celles concernant « Amour, Délice et Orgue » et le participe entre deux « que » ; il maniait à la perfection l'imparfait du subjonctif les *assiez, issiez, assions* fluaient de ses lèvres abondamment. En histoire, il ne connaissait que ... des histoires ; en géographie, il pouvait fournir des renseignements sur les villes de la Côte (n'oubliez pas que Pitite-Caille était un ancien marin), sur Saint-Thomas, Le Havre, la Seine, Versailles (n'oubliez pas non plus qu'il avait fait son petit tour de France). En astronomie, si comme les Inquisiteurs espagnols il ne voulait pas admettre que la Terre tourne sur elle-même, il reconnaissait

que la lumière nous vient du Soleil, et que la Lune (il était parfois spirituel) remplit chez nous une des attributions communales : le Service de l'Éclairage. En mathématiques, il possédait les quatre règles et posait en principe qu'un zéro n'équivaut jamais au néant, puisqu'il peut devenir un 9 ou un 6. En philosophie (il disait à qui voulait l'entendre qu'il n'avait pas étudié la philosophie, mais qu'il l'avait devinée), en philosophie il n'avait à sa disposition que ces mots : *a fortiori* et *a posteriori* et que les noms de Socrate, Aristote, Cakia Mouni. Pour le latin, il épatait certains négociants de l'époque par ses citations et ses traductions ... Il avait l'habitude de leur lancer des *Quid, quidquid* ? Quand ceux-ci ne lui présentaient pas d'une façon convenable des problèmes commerciaux dont ils désiraient avoir la solution ...

Dans les discussions élevées, Pitite-Caille avait un ton particulier, un glossaire spécial. Il était superbe d'audace et d'inouïsme. Il appuyait toujours ses opinions de l'autorité de quelques auteurs dont il ne citait que rarement les noms ; et parfois même, pour embarrasser ses adversaires, il leur demandait à brûle-pourpoint :

« Avez-vous lu le *Dictionnaire alphabétique de l'Impôt foncier* de Larose ?

» Connaissez-vous le grand ouvrage de Sternum sur le *Mécanisme des volontés parallèles* ?

» Avez-vous même jamais vu le petit livre, très rare, mais très important d'Ezéchiél sur *Le régime pénitentiaire en Enfer et en Purgatoire* ?

» Vous est-il jamais tombé sous les yeux la *Philosophie par les quatre règles* ? *La Morale et l'immorale* de Glassoy ? Répondez, Messieurs, répondez donc ? »

Les adversaires ahuris, ouvraient de grands yeux ; la parole s'arrêtait à leur gosier, et par des signes de détresse, ils avouaient qu'ils n'avaient jamais lu ces auteurs. Alors, dédaigneusement, triomphalement, de sa voix la plus sonore, Éliezer mettait fin aux débats : « Lisez ces livres, et après nous pourrons discuter ... »

Ai-je besoin de te dire que ces livres et ces noms d'auteurs n'étaient que le produit de la folâtre imagination de ce fameux homme ?

Éliezer Pitite-Caille ne se contenta pas de la notoriété dont il jouissait ; il voulut être un homme populaire. Sa femme eut beau lui dire que cette

popularité serait fatale à leur fortune ...

« *Ti Da*, lui disait-il, en lui tapant affectueusement sur la joue, *Ti Da*, ma chère, ne crains rien ; je suis haïtien dans mon pays et d'ailleurs je ne suis pas plus bête que personne. Il faut que je cherche à entrer dans *les affaires* pour essayer de faire quelque bien. Dans ce but, je dois, dès à présent, préparer mon terrain.

— À quoi bon, lui répliqua Velléda, à quoi bon. Nos moyens nous permettent de vivre tranquillement ; vivons tranquillement ; vous allez vous créer des ennuis et des ennemis pour rien.

— *Ti Da*, ma chère, laissez grainnin. »

Sur les conseils de quelques amis qui lui répétaient que « l'homme pour être complet, doit passer par les épreuves maçonniques », il se fit maçon. Sa réception lui coûta deux mille gourdes, y compris les frais *d'architecture* (traduction en style profane : *frais de boissons*).

D'apprenti, il devint en peu de temps *Maître Zorobabel*, président du Chapitre de Royal Arche. Coût : trois mille gourdes, y compris toujours les frais *d'architecture*.

Comme on lui connaissait de fortes tendances oratoires, on le pria, à l'occasion des cérémonies de la cène du Jeudi-Saint, de faire une conférence. Il hésita, mais sur les pressantes sollicitations du très illustre et très Puissant Grand Maître, il accepta.

Devant un auditoire composé d'un millier de frères, il traita ce sujet : « Les désaccords de l'Église avec la Maçonnerie. »

Il eut un succès *bœuf*. Sa péroraison fut d'une profondeur vertigineuse ...

« Dans la sphère sereine de nos consciences droites et tangibles, conclut Éliezer Pitite-Caille ; sous l'obédience de nos connaissances suprasensibles, il serait nécessaire que nous nous transportassions sur le mont Sinaï et sur le mont Nébo et que, de là, nous proclamassions en face du Grand Jéhovah, la trêve suprême et extrême, l'incommensurable suprématie des sens sur la volonté et sur les destinées des végétaux et des animaux, appelés finalement à se fondre ensemble sur l'autel de la fraternité des races. "L'homme doit aimer l'homme" a dit le poète Caton : *Bis repetita placent*.

» Or, *a priori* les cœurs unis sont des têtes unies et, *a posteriori*, les têtes unies sont des mains unies. Donc, pour que les convictions s'affirment et se manifestent totalement, nous devons tous travailler à mettre en union

l'Église et la Maçonnerie, qui n'est que la conséquence logique et subjective des principes fondamentaux de cette société confraternelle ; et nous aboutirons ainsi à la commémoration et à la glorification de ce qui nous rend les solides pilastres du peuple maçonnique en Haïti.

» Serrons nos rangs, et crions tous avec Aristote, le grand philosophe français : *Dieu seul est grand, mes frères !* »

Ces dernières paroles soulevèrent une formidable tempête d'applaudissements : le Temple en fut si violemment ébranlé dans ses fondements qu'une colonne symbolique, rongée par des poux-de-bois, s'écroula avec fracas sur la partie la plus enthousiaste de l'auditoire. Elle fit quelques victimes. Les plus endommagés furent les frères *P'tit Guillaume, Durchemin, Fignoley* ; le premier eut l'oreille droite emportée, le second perdit toutes ses canines, quant au troisième, il fut transporté sans connaissance chez lui, derrière le Fort Per : il avait reçu le choc en pleine poitrine.

Le Vénérable montra le plus grand sang-froid au milieu de ce brouhaha. Il eut beau crier :

« *Mes frères, la cérémonie continue ! ...* »

Le vacarme continua de plus belle. C'étaient des discussions furieuses entre une centaine de maçons qui se prétendaient victimes d'une mystification et la foule innombrable des frères admirateurs d'Éliezer Pitite-Caille. Les mécontents furent expulsés du Temple, et l'on décida même de les brûler en effigie. Ces mesures énergiques ramenèrent enfin le calme.

Alors, sur la proposition du Vénérable — acceptée à l'unanimité — le grand orateur fut conduit triomphalement chez lui, bannières déployées et musique en tête.

Éliezer, aidé de M^{me} Pitite-Caille, fit une grandiose réception à ses frères. Ses immenses salons purent à peine les contenir. Il se mit en quatre pour que tous fussent plus ou moins à l'aise et emportassent un agréable souvenir de son hospitalité.

Jamais en place, il allait, il venait ; tantôt il était dans la pièce de devant, tantôt dans celle de la cour, tantôt dans celle du milieu. De temps en temps, il appelait sa femme à part et lui parlait doucement à l'oreille ... Puis on le voyait gravir précipitamment les degrés de l'escalier ; un instant après, sans

qu'on remarquât par quel endroit il était descendu, souriant, il faisait une brusque apparition parmi ses convives.

« Mes amis, ne se lassait-il de leur recommander, mes amis ne vous gênez pas. Ici, vous êtes chez vous, *nous la caille nous*. Et puis, il y a de quoi ! Chargez vos *canons* ! Buvez, mangez, buvez mes frères. »

Les domestiques étaient sur les dents, ils haletaient : Éliezer les menait « tambour battant, mèche allumée ». Ceux qui disaient : *A la tracas* ! et qui montraient de la mauvaise volonté, recevaient des taloches ou de vigoureux coups de pied. Ces corrections sommaires faisaient marcher le service militairement.

Piff ! Pouf ! Cling ! ... Les verres s'emplissaient et se désemplissaient ; les plateaux, chargés de sandwich, étaient enlevés avec une furia japonaise ...

Les frères admirateurs d'Éliezer, grands aloufas devant l'Eternel, faisaient provision pour une semaine ... Ils n'étaient pas *bêtes*, allez ! De pareilles occasions sont exceptionnelles ...

C'était d'ailleurs l'opinion qu'exprimait à voix basse à un de ses voisins, frère *Belventre*, tapi dans un coin et amoncelant sandwichs sur gâteaux et gâteaux sur sandwichs ...

« *Côté gangnin bouéssons étrangers et bon manger, gangnin quimbé tête. Quant à moi, je suis là jusqu'au pipiritt chantant !* »

Frère *Belbouè* et frère *Djioleroze*, n'avaient pas besoin, eux, de faire connaître leur ligne de conduite : dans les services, mariages, veillées, réceptions de ce genre, ils arrivaient toujours les premiers, et partaient toujours les derniers.

Fortement éméchés, ils tenaient la *corne*. Ils parlaient haut, criaient, chantaient des cantiques maçonniques, crachaient à droite, à gauche, se mouchaient avec fracas — le nez entre le pouce et l'index. Des amis voulurent les porter à être plus polis. *Bichi* ! Ils eussent mieux fait de les laisser tranquilles ; ces frères parlaient plus fort, chantaient plus fort et couvraient panneaux décoratifs, meubles, coussins et leurs voisins d'un jet continu de salive.

Quand ces bougres-là pérorent, Dieu lui-même ne peut mettre un frein à leurs flots de palabres. Ils ne s'arrêtent que de leur plein gré. Vouloir leur imposer le silence, c'est les exciter davantage ...

Éliezer le comprit si bien qu'il fit signe à ses frères de ne pas les troubler ...

Frère *Tyélampe*, *gravement* grave, occupait, lui, la position la plus stratégique de la maison. Il s'était posté à proximité de la *cambuse* et, de là, surveillait attentivement les moindres faits et gestes des domestiques. Aussi, tandis que les *discoureurs* jacassaient, piaillaient, *bêtaient*, cet homme d'action opérait de savantes manœuvres. Il ne laissait passer que le rhum ; quant aux vins fins et aux liqueurs extra, il s'en emparait et les dégustait avec délices en se pouléchant les babines et en faisant claquer sa langue ...

À lui aussi, étaient les meilleurs morceaux. Il en mangeait une partie, et le reste (ô prévoyance paternelle !) était acheminé avec une dextérité merveilleuse, vers les amples poches de sa redingote solidement doublées de toile cirée ...

Tout à coup, un bruit de chaises ...

Tous les convives sont debout et à *l'ordre* ! C'est le frère *Rhummain* qui ouvre la série des toasts

Il fut d'une longueur énervante. Pendant une heure, se balançant sur place, tenant son verre d'une main où semblait passer un courant électrique, il parla, parla de tout. Enfin, il conclut, au grand soulagement général :

« Au prime abord, personnel, je bois à un, et personnel personnellement — tant pis pour tout le monde à la ronde ! Vive mon député Pitite-Caille ! *ça cé ça, saq pas content embarqué*. Très illustre frère Pitite-Caille, donnons l'accolade. »

Et le frère *Rhummain*, de ses lèvres violacées et baveuses, déposa un flasque baiser sur la bouche résignée de Pitite-Caille, tandis que la musique, sous la direction du maestro Papayoute, exécutait la « *Maseillaise* » ...

Puis cinquante frères prirent tour à tour la parole. Des bravos, bravissimos soulignaient les périodes les plus échevelées, les paroles les plus incohérentes, les plus absurdes.

On pensait que tout avait été dit quand frère *P'tit Bégué* demanda la parole. Il mit une demi-heure pour dire simplement :

« Vos...vos...vos...com...com...pa...pa...pa...gnons...sont...sont... sont...heu...reux...ils... ils... ils... n'ont...pu...ca... ca... ca... ca... cher...cher...leur al... al...al...lé...lé...légresse. Et... et... et... il ne faut...

fau... fau... faudrait pas que...que...que... par... par...mo... mo... destie vous... vous... leur ca... ca... chiez...chiez vos... projets.

» Vous êtes un...un...un...hôteôteôte com...com...com...pé... com... com... com... pé...pé... tent, ca... ca... ca.. capable. L'a...l'a...l'a... l'avenir est...est...est...à...à...à.. vous! »

Enfin les « robinets oratoires » avaient cessé de couler ! Éliezer, fatigué, éreinté, les yeux lourds de sommeil, clôtura la réception par ces simples mots : « *Mes frères, je suis très ému. Mais, encore une fois, merci ! ...* »

On se sépara. Il était minuit. *Frère Belventre* et *frère Belbouè*, ne voulant pas faillir à leurs vieilles habitudes, furent les derniers à témoigner leur pleine satisfaction au maître de céans. Ils obtinrent chacun de lui un prêt de quarante gourdes et partirent bras-dessous, bras-dessous, en titubant et en chantant : *Nègr' sott cé l'événement !*

En se mettant au lit, pensant à sa cave et à son garde-manger mis complètement à sec, Éliezer Pitite-Caille dit à sa femme :

« Ma chère, il faut penser demain de bonne heure à renouveler nos provisions.

— Il le faut bien, répliqua Velléda, *vos frères* ont tout bu, tout mangé. Mais je t'annonce, tu peux bien le *marquer*, si tu remportes encore quelques succès pareils, nous sommes ruinés pour toujours ... et nos enfants, à leur retour, nous trouveront sur la paille. »

Éliezer ne souffla mot. Il étira les bras, ferma les yeux, s'endormit, et ronfla jusqu'à sept heures du matin.

Peu de jours après cette réception inoubliable, un Monsieur vint frapper, un matin, à la barrière d'Éliezer ... Il avait le chapeau en *tapageur*, la mine énergique ; il tenait au beau milieu un gros bâton de *bois bini* ; sa redingote, respectable de vétusté, avait les couleurs du prisme.

Comme, malgré ses *toc toc* avertisseurs, personne ne venait, il frappa, frappa plus fort, et d'une voix de stentor, il cria par trois fois : « Nan point moune là ? »

Un domestique paraît.

« Venez icite, ti nègre, lui dit-il. Remett cette lettre à votre maître, et dites-lui que j'attends réponse mediate. Cé pressé. Lévez pied ou !!! »

Le domestique partit comme une flèche et revint un instant après lui dire qu'il pouvait entrer.

Le Monsieur entra.

Éliezer le reçut au salon, après l'avoir, au préalable, allégé de son chapeau et de son bâton.

Cet homme n'était autre que le nommé Boutenègre, chef de bouquement de profession, très populaire et très influent.

« Oui, M. Boutenègre, dit Éliezer, avec un petit air de cérémonie, oui, M. Boutenègre, je suis enchanté, charmé, ravi de vous connaître ... Il y a longtemps qu'on m'a parlé de vous et en d'excellents termes. J'avais prié mon ami Bozor de vous voir pour moi et de vous prier de venir me trouver.

— Di moment qu'il m'a palé, j'ai pas hésité ine minouite, jé réclameu de lui la lettre de récommande et à cause di soleil, jé suis monté bonne hère à Tigeau pour nous entende.

— On m'a dit que vous avez une grande popularité au Bel-Air ?

— Quant à ça, cé ça, sans mé vanter. Jé suis sel taureau, sel ganganbouc dans ces patourages ...

— Je le sais. Vous pourrez mettre combien d'électeurs à ma disposition ?

— Tout lé Bel-Air, lé Tron-Pongnette, lé Coq-Chante, la Fossette, lé Bois Opiol, lé Bois Paligonde, lé Bois John, lé Bois Saint-Matin, même Delma, la Saline, jusqu'au Trou-Dinan et même le marché Zherbes où Dieu méci ! j'ai cinq manmans-pitites ... Avec ça nous pas bésain di Morne-à-Tif. »

— Êtes-vous sûr de ces gens ? »

Boutenègre un peu colère :

« Cé pas ine quession à me poser ! Di reste, si vous voulez vérifier, nous pouvons en cé moment descende en ces endoits.

— Ne vous fâchez pas. Je vous parle ainsi, c'est parce que je vais avoir de rudes concurrents. Déjà ils ont commencé leur campagne je suis en retard. Je ne me suis décidé que sur les conseils de quelques amis.

— Soyez compté. *Tard couli tard, cé méringue ; faut yo tend nous. Cé moin général Boutenègre qui lé dit rhadiment.*

— Je veux être premier député de la Capitale.

— Cé pas ça sèlement que je pourrai vous faire, pouvi, natirellement vous mettez-vous comme il faut, à la rhauteur de la situation. Différemment, je ne pourrai travailler pour vous.

— Je vous comprends ... C'est pas l'argent qui me manque. Quand je fais les choses, je les fais toujours sérieusement.

— *Conte longue, cé criquin vivant qui faille.* Vous savez, moi, M. Pitite-Caille, je suis un homme *presto* ; cou li chaud li cuite. Est-ce que vous êtes décidé ? »

Devant la détermination de Pitite-Caille de mener sérieusement sa campagne électorale, Boutenègre aborda, sans plus tarder, la fameuse *question-monnaie*, le nerf de toutes choses. Il lui dit avec le sérieux le plus imperturbable :

« Pou commencer les premiers préparatifs, il mé faut sans viré, sans tounin, dé mille goudes.

— Deux mille gourdes ! répondit Éliezer avec étonnement, deux mille gourdes !

— Vous trouvez alòss qué c'est tropp ? Vous êtes novice dans lé métier. Dé mille goudes, mais c'est lé troquette, d'autant plis cette valeur n'est pas pou moi. Comptez : j'ai mes adjoints, mes hommes solides qui doit exécuter mes ordres ; j'ai les reines-danses et les reines-chanterelles, j'ai les *composes* qui doit composer des chansons pou vous ; j'ai les houngans à qui jé dois graisser les pattes pour n'ête pas contrarié-ça, c'est l'eussentiel ; j'ai sirtout la colonne de mes chiens enragés, quant à euss, soyez compté ya déchiré, ya dévoré, ya déchalboré mounne pou vous !

Cé pas tout. Et les bivettes qué jé dois ouvri ; et lé bouillon pied-bef et les tassos-mammelles qué jé dois donner ! Et lé souliers, pantoufles-pitte, chapeaux, rhades qué jé dois acheter pou des centaines d'hommes — *les bêtes-séreins* — qui en sont en rhangnon et qui ne sort que lan nuite.

Comme vous voyez, ces dé mille goudes est ine poussière ...

— Je vous donnerai huit cents gourdes pour les premiers frais ... C'est raisonnable.

— Eh bien, jé vous le déclare préremptoirément, que vous n'avez pas ine l'idée des eulections. Lé pèpe des coins, racoins, et cointaux, c'est in pèpe lé pli exugeant, *li rainmain yaille*. Plis lé candidat dépense, plis il est avec lui, plis il a lé courage de crier : Vive !

— Je vous donnerai alors mille cinq cents, mille cinq cents gourdes *en pile oui*, mon cher ! ... »

Boutenègre sembla fléchir mais, en vieux renard, il comprit qu'avec un peu de persistance, il obtiendrait ce qu'il désirait. Il essaya de ce dernier argument :

« M. Pitite-Caille il paraît qué vous doutez ma parole. Eh bien ! Moin mande Dieu qué coult rhum oua pral' offfrim' la, servim' l'acini, si ... »

Pitite-Caille l'interrompant : « Allons ! pas de serment. Je vous donne les deux mille gourdes. »

Il pria *Boutenègre* de l'attendre un instant. Il monta dans sa chambre, et, après une assez vive altercation avec sa femme qui le traita de fou, il en revint avec la somme exigée ...

Boutenègre, radieux : « Palé moi de ça, cé avec nègr' conça m'rainmain travaille ! »

Puis s'approchant de Pitite-Caille, il lui dit à voix basse :

« J'ai entendu, tandis vous étiez en rhaut, j'ai entendu votre dame babier. Tout à l'hè, en descendant, elle m'a salué, mais en régadant, elle m'a coupé les yeux. Votre dame est mécontent, c'est cétain. Mais moi, jé suis fâché, car jé ne viens pas *chienter* ni démander l'agent en emprunt. Si vous voulez mé croire, croyez-moi sans mé pémett de mett mon gros pouce dans votre minnage, jé vous dirai que dans les affè polutiques, in homme ne doit jamais fourrer sa femme. La femme n'est pas faite pou ça ; femm rainmin palé, et les djioles allèlès sont comme les bouches cabritt : ils gatent toujou les combinaisons. Il y a encore plis : la femme ne doit jamais savoi ce qu'in homme fait avec son agent. C'est in prinçupe.

Jé vous fais cé rémaque, pasqué jé suis in vié sècèlle, et pasqué jé comprendd que si vous laissez vote dame vous gouvèné su vote dépense des eulections, jé mé trouverai pét-ête dans in mauvais rond.

— Allons donc ! ...

— Jé sais cé qué jé dis. Mon opinion, c'est qué quand in homme fait la polutique, li doué marré rein li. Ine fois dans lé feu, li doué combatt jisqu'au dènier catouche.

— N'ayez aucune crainte, non ami ; je suis seul maître chez moi. Et quand je parle, tout rentre dans l'ordre.

— Cé ça, l'homme, c'est l'homme, et dépi toutt temps femm pas coumandé ... »

Après s'être assuré de son magot et avoir bu le rhum de l'amitié, Boutenègre ajouta :

« Je fais cou pangnol : je vous laisse. Je vais préparer les choses presto ; nous commencerons demain les petites tounées et dimanche une tounée générale.

— Je compte beaucoup sur vous.

— Soyez compté. Map'baou affè ou l'an main, banda, djiolé loulou ! »

Quand Boutenègre partit, Éliezer fit cette réflexion qui exprimait son contentement :

« C'est, en tout cas, un fameux bougre que ce Boutenègre ! Avec lui, j'ai le succès ! »

Quand le candidat s'est mis « à la hauteur de la situation », un chef de bouquement qui connaît bien son métier commence toujours « les premiers préparatifs électoraux » par se préparer lui-même, c'est-à-dire par se procurer certaines commodités et se donner une tenue convenable ...

Boutenègre se conforma *presto* à cette règle : en possession des deux mille gourdes, il en fit deux parts inégales l'une de mille cinq cents qu'il ficela fortement et mit au fond de sa malle — pour l'acquisition d'une chambre haute en ville ; et l'autre de cinq cents qu'il employa de la manière suivante :

D'abord il se paya un complet : redingote, gilet et pantalon noir : un chapeau de laine mou à large bord ; une *paire de souliers-cubain* ; il donna enfin à Claircinette, sa maîtresse, les trois chaises rotin et la *dodine liane* promises depuis le *temps Bimbo* ; il ajouta à ce présent trois *tableaux* aux couleurs violentes qu'il acheta d'une marchande ambulante et qui représentaient Gambetta, la Reine Victoria entourée de ses enfants, et le passage de la Bérézina. Puis, pour mettre fin aux compliments agaçants que lui adressaient matin, midi et soir, par l'intermédiaire des *petits mounes* de chez elles, les boutiquières, ses voisines, il alla personnellement solder son compte d'absinthe, de *zo-douvant* et de *derrière-dos*.

N'ayant plus de souci de ce côté, Boutenègre pensa alors aux préparatifs électoraux proprement dits — il acheta des verres, cruches, petits cabarets en fer blanc deux barriques de tafia, quelques gallons de bon rhum, des paquets de cigares (cabrouetiers et papouloutes mélangés).

Il convoqua alors le ban et l'arrière-ban de ses « hommes solides ». Ceux-ci vinrent en grand nombre : travailleurs de nuit, porteurs de charges, oisifs

sans feu ni lieu, joueurs de loto, d'os, de cartes *bois nan nez, stimidors*, enfin *un tas de citoyens* à la mine étrange, à l'accoutrement fantasque, dégageant tous une forte odeur de bouc ...

Boutenègre les reçut avec le plus vif contentement. Au fur et à mesure que leur nombre grossissait : « Semblez, pitite moin yo, semblez », leur disait-il ; puis il les haranguait, et leur fournissait d'amples renseignements sur Éliezer Pitite-Caille :

« Cé you nhomb coutaud, gros, gras ; il gangnin figui rond avec you belle ti babe cabritt ; li honnête, li rainmin lè pèpe, li cé zanmi la masse. Nan point bon gaçon cou li ... Li vlé dépité — cé pou nou fait li dépité ... ça nous dit ? »

Les hommes solides approuvèrent unanimement ... Ils prirent tous leurs grogs et leurs cigares, et promirent chaleureusement leur concours au candidat Éliezer Pitite-Caille.

P'tit Couyoute résuma leur opinion.

« You fois part nou clè nan jouète là, cé tout ça nou mandé.

La réponse de Boutenègre fut celle-ci :

« Messié, pas peur ! soyez compté, nègr' là gangnin l'agent, et pi li généré ! »

Après avoir envoyé ses homme solides dans leurs trous respectifs avec recommandation de répandre par la parole, et même par le coco-macaque, la candidature de Pitite-Caille, Boutenègre acheva ainsi les premiers préparatifs : il alla prendre langue avec les *notables* et les grands *grands dons* de son quartier, en leur faisant toutes sortes de promesses. Il visita ensuite les cours — petits centres populaires très importants — où il distribua de l'argent aux jeunesses gaies en les engageant à faire de la propagande en faveur de son candidat, et surtout, à préparer leurs *voix*, pour le bien recevoir aux danses des Reines *Zètrènes, Dédeille, et Macouloutte*.

Pitite-Caille, instruit de ce grand *travail*, commença alors ses petites tournées. Il fut accueilli sur toute la ligne avec enthousiasme, particulièrement au Coq-Chante où les membres de la *Société « Fleurs senties bon »* lui firent une ovation inattendue. Il fut reçu, en effet, à la barrière — honneur insigne — par le *laplace* de la danse, *Tithome*, qui brandissait une *manchette-cave*, et deux dames ayant chacune en main un

drapeau national qu'elles inclinaient devant lui, en exécutant la plus gracieuse des révérences.

Introduit sous la tonnelle, Pitite-Caille, trembla de joie et d'émotion : son nom chantait sur toutes les lèvres, tandis que *le tambouyer Tifélice* — lé Victor Rhigo *di peau cabritt*, au dire de Boutenègre — tirait de son instrument, en le frappant de son talon droit et des ses doigts agiles, des *oua oua*, des *plips plips, plips, des pinn doupp*, des *plimes poule*, qui imprimaient aux reins les moins souples un enragé mouvement de balancier, interrompu brusquement — de temps en temps — par un *démonté moulin dans tout le corps* ...

La nouvelle chanson disait :

(Sur l'air de P'tit Chat)

*Qui l'hè na ouè, Ti Caille
Qui l'hè na ouè, la Caille ? (bis)
Vini, Bel nègr', vini tantôt,
Vini la caill'dodo ! ...*

*Na bien djougan, Ti Caille !
Na senti bon la caille ...
Vini, chouchou, vini tantôt,
Vini la caill'dodo.*

*Toutt' cé pou ou, Ti Caille.
Toutt' cé pou ou, la caille, (bis)
Vini, toutoutt, vini tantôt,
Vini la caill'dodo.*

Pitite-Caille fut tellement ému qu'il donna aux « *Fleurs senties bon* » tout l'argent qu'il avait en poche, soit quatre cent cinquante-cinq gourdes ...

Au sortir de la danse, Boutenègre lui dit : « Tout ça n'est rien, rien di tout ; Oua bèbè bientôt ! Lé la semaine, tout leu monde presque sont au marché ou au travail. Cé dimanche vous verrez les choses en matirité ... Jé vous l'annonce ; il faut vous bourrer d'argent ; moune ap fait ti lampe ! ... »

Boutenègre amena Pitite-Caille chez Claircinette, sa maîtresse, où ils ne firent qu'une courte halte, le temps de déguster ensemble un délicieux punch au coco ; puis ils levèrent la marche ...

Boutenègre, ex abrupto, ouvrit l'entretien : « Les dé mille gourdes qui pou vous étaient tropp, sont épuisées jé vous l'annonce ... C'est in camarade cé matin qui m'a prêté dix goudes, ce qui m'a pémis d'envoyer la provision. Il mé faut donc des minitions ... Vous mé donnerez quatre à cinq « manman-poule » ...

— Ne vous inquiétez pas ... Je vous ferai tenir cette valeur par mon cocher ce soir même ...

— Maintenant, jé dois vous lé dire. J'eu sirpris ine combinaison de nos adversé ; ne pouvant litter avec nous, ils ont commencé à acheter des cates. Je crois que nous devons acheter aussi en cachette ... Coup pou coup, ça nègue fait nègue pas péché !

— À quel prix ?

— S'ils donnent trois gourdes, nous donnerons quatre, cinq gourdes, nou mimb. Cé lé côté lé pli raide dé zeulections libes ... Les eulections pa lé bayonnettes donnent moins de tracas. Di moment l'autorité dit oui, on est d'aplomb, les choses maché comme in moulin vent. Ou chita la caille ou procès verbal ou vini trouvé ou banda ! Dans les eulections popilè, il faut litter pa son courage, son inflience, son agent, sitout pas son agent ...

— Je ferai tous les sacrifices. Je veux être premier député de la capitale, il faut que je le sois. Je vous autorise donc à acheter les cartes ...

— Il mé faut pou ça mille « feuilles », si cé pa plis ...

— Que je vous donnerai ...

— Aloss, cé bien, cé bien ... Voici quèq choses j'allais blier dé vous recommandé ... Ceute chose, c'est l'eussentiel après les dépenses et ceute chose vous concène vous-même même. Lé premiers conditions d'in candidat di pèpe, cé lé salit et lé lan mains. Mon chèèè, il faut salier, salier à droite, salier à gauche, salier douvant, salier derriè, salier toutt mounè, nègres sales comme nègres propes ; bon mounè comme mauvé mounes. Si on vous offri un grog, tafia ou brigade, dans un pott ou dans un coui — il faut bouère ou gouter sans répugnance. Né réfisez janmais ; la masse sisceptible ; si li crouè que vous lé meuprisez, adiio vatt la casserole ! Li fini nett avec ou. Ces renseignements solide, véridiques, c'est in grand sécret qué jé vous donné ... Avec ça, zaffai nou va maché pioute ... Di reste vous avez vi lé commencement ! — ça moin té di ou ? — Fer coupé fer !

Pouvi naturellement vous suivez mé conseils au point dé vi de la conduite et de l'agent ! ...

— N'ayez aucune crainte sous ce rapport, lui dit Éliezer : moi pa nègre d'Haïti pour rien ! ... »

Après cette réflexion, ils se séparèrent sur le Pont de *Mamzelle Joute* et se donnèrent rendez-vous pour dimanche.

« Le dimanche 17 décembre 187 ... fut une grande journée populaire ... Tu ne peux t'en faire une idée, me dit Golimin. Ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu — (car j'ai assisté à cette manifestation) il m'est impossible de le traduire ... Je t'en donnerai tout de même un court et pâle aperçu ... »

Dès 7 heures du matin les ruelles du Bel-Air, les petits sentiers, tortueux, montants et descendants qui conduisent au *Trou Pongnette* et au *Fort Éveillard* étaient balayés et arrosés, et les détritiques, mis en tas dans les terrains vagues, brûlaient ... Les maisonnettes d'une architecture plus que fantaisiste, étaient pavoisées de petits drapeaux multicolores, en papier fin ; et aux poteaux, noirs et gras, fleurissaient des bouquets de flamboyants.

Aux encoignures, sur les clôtures, de grands placards étaient apposés, devant lesquels de temps en temps, se formaient des groupes de lecteurs. On y lisait :

« *En colonnes serrées, Bel-Airiens, Saliniens, Croix-des-Bossaliens, Marché-Zhébiens, prolétariens, marchez à l'urne et votez pour l'ami du peuple,*

Éliezer Pitite-Caille

Comme premier député de la Capitale ! »

Vers les deux heures de l'après-midi, les grandes cours où les danses devaient avoir lieu, étaient déjà bondées de monde. C'étaient des *notables* et des *dons* en tenue de gala (coma phénoménal, faux col icarien, habit carré habit militaire, gilet vert bouteille, escarpins vernis, botte à l'écuyère) ;

c'étaient aussi des jeunes gens, des curieux venus de tous les coins de la ville ; quelques blancs, en quête du nouveau ...

La tonnelle coquettement décorée de feuilles de cocotiers, de rideaux cramoisis, de drap-Rouen, de madras des Indes, présentait toute la gamme des couleurs. L'intérieur avait la forme d'un fer à cheval. Tout à fait au fond, était un grand portrait en pied de Pitite-Caille, dû au pinceau de l'artiste bien connu Miny Pochard ; un peu en avant de ce portrait, trônait sur son long tambour cônique le fameux tambouyer Jean Guillaume, sans veste, pour être plus libre dans ses mouvements, et peut-être pour mieux mettre en relief sa chemise de fine batiste à *jabotière* ! ...

À droite et à gauche étaient rangées les belles et fraîches *jeunesses*, formant le chœur.

Elles avaient chacune en main une *tchiat-chia* en fer-blanc, orné de rubans aux couleurs nationales, et sur les épaules des foulards chatoyants.

L'une d'elles surtout, Ti Cia, avantageusement comme sous le nom de *Doublemachine*, éclipsait ses rivales par l'opulence de sa gorge cerclée d'un superbe collier de corail auquel était appendu un joli cœur en nacre transpercé d'une flèche ...

L'atmosphère était imprégnée d'odeurs de kananga et de florida, mêlées à celle de la poudre de riz.

Dans le grand espace réservé aux danseurs, se promenait en long en large sous sa toilette de soie chocolat, les deux mains sur sa hanche frémissante, la Reine splendide, rayonnante de majesté ; à son cou et sur sa poitrine, brillaient, dans un beau désordre, *colliers graine di riz*, *colliers grenat*, *colliers maldioque*, médailles de piété, broches et chaînes en or : toute cette débauche d'orfèvrerie était rehaussée par une décoration de l'Ordre de Faustin 1^{er}. On était prêt à recevoir le Candidat.

... Tout à coup une rumeur sourde s'élève dans le lointain, et des gens, postés sur un monticule, aperçoivent dans un nuage de poussière une agitation de bras, de chapeaux, de bâtons et de mouchoirs ... La rumeur augmente, se propage, grossit, se précise, puis éclate : ce sont de frénétiques vivats lancés par la Foule aux mille bouches.

« Cé LI ! MIN LI ! » clament une bande de gavroches sautillants, nu-tête et en chemise ...

« Cé Li ! » répète-t-on sous la tonnelle. Jean Guillaume aussitôt, pour montrer qu'il était ferme à son poste, exécute un large roulement ...

C'était, en effet, le Candidat !

Comaté, bien sanglé dans sa redingote de drap d'Elbeuf, ayant sous le bras gauche un superbe *coco-macaque tête en or*, Éliezer Pitite-Caille venait d'un pas solennel, distribuant des saluts dans toutes les directions et suivi d'une foule interminable dont les hourras assourdissants mirent en pleine déroute un troupeau de moutons qui passaient ...

Devant lui, comme un *roi-voltige*, bondissait en tous sens, un homme qui, par des gestes larges, saccadés, écartait la foule en criant :

« *Place, douvan ! Fais place, mé zanmis !* »

Ce « bon apôtre », qu'à première vue on n'avait pas reconnu n'était autre (vous l'avez deviné !) que Boutenègre flambant neuf et doré sur tranche ! Le personnage ne s'était pas contenté de se faire raser complètement, il avait trouvé le moyen, pour être *archibanda*, d'arborer sur son nez une paire de lunettes vertes ... « *Place devant ! Fais place, mé zanmnis ! ...* »

On fit place. Et, entre deux haies de spectateurs enthousiastes et gesticulants, Éliezer Pitite-Caille passa, souriant et suant à grosses gouttes ... Sous une pluie de flamboyants, aux sons du tambour, du cata et des tchias-tchias, il alla occuper — conduit par la Reine — la *dodine* d'honneur qui lui était réservée.

La plus grande confusion régnait à ce moment dans la Cour, devenue une immense ruche bourdonnante. De temps en temps on entendait :

« *Pas poussé !*

— *Rété en place ! Na gain temp ouè Ti Caille ! Pas pile pied moin !* »

Des voix de petites bougresses disaient :

« *Nou tropp affré ! ... Alla fait chaud ! ! ! ... Pas mangnin moin, mouché ! Alla mouché rhadi !* »

Tout le monde voulait voir ce qui se passait sous la tonnelle : les uns s'étaient mis debout sur les chaises, d'autres avaient grimpé sur les clôtures et les bayahondes ...

Enfin la danse commença. La Reine chanterelle chanta et le chœur, accompagné du tambour répéta :

(Sur l'air de Banda-Rivé)

I

Ti Caille rivé

Vinn ouè

Ça li poté

Ouaille !

II

Ça ou poté,

Ti Caille

Ça li poté,

Ouaille !

III

Nous vlé boèssons

Ti Caille

Nous vlé bonbons

Ouaille !

IV

Nous vlé l'agent,

Papa,

Ban nou l'agent

Ouaille !

Au dernier couplet la Reine s'avança vers Pitite-Caille, et tout en lui essuyant le visage avec un foulard parfumé l'entraîna dans le rond.

Boutenègre rayonnant : « *Déployé ou, Bel nègue moin !* »

Un parfait candidat à la députation nationale doit savoir danser, comme il est aussi nécessaire que les candidats aux ministères de la Guerre et de l'intérieur et à la Présidence sachent monter à cheval.

On ne trouvera pas trace de ces obligations dans la Constitution, c'est certain ; mais elles sont imposées par nos us et coutumes. Pitite-Caille, qui n'était pas un nègre d'Haïti pour rien, l'avait toujours compris ainsi : pour lui en effet, « faire un mauvais pas » dans une affaire quelconque ne pouvait procéder d'autre chose que de ne pas savoir danser.

C'est pourquoi, bien avant d'avoir entrepris ses tournées électorales, il avait eu la précaution, sans souffler mot à personne, de recourir à la science chorégraphique des maîtres les plus renommés de l'époque : les Marcellus, les Saint-Gérôme, les Crézé, les Casséus et les Cazalès ...

Quand il entra dans le rond et qu'on vit se dresser devant lui *Ti Cora Royal Mail*, un brusque et violent frisson d'anxiété et d'inquiétude secoua l'assistance. On crut qu'il allait, par des pas gauches et disgracieux, compromettre le succès de sa candidature.

Heureusement on fut vite tiré de cette erreur. Car, dès que Pitite-Caille eut pris position avec un port de tête admirable, la main gauche derrière le dos et la main droite levée à la hauteur du visage et tenant du pouce et de l'index une pièce de vingt dollars ; dès qu'il eut exécuté avec un parfait brio les premiers *battements, assemblés et pliés*, d'unanimes *oui pipe !* partirent de l'assistance. Et l'enthousiasme alla crescendo au fur et à mesure que, serrant de près sa danseuse et accordant ses moindres mouvements aux sons les plus capricieux du tambour, il faisait des *feintes* et des *ginfres*, pirouettait, sautillait, se tortillait la croupe. Il était si sûr de ses mouvements qu'enivré par la danse, il osa des licences dans le *rallé bourette* et le *scier bordage*.

Ces coups d'audace déchaînèrent de formidables tonnerres de *coumabo !*

Au *carabignin* final, Pitite-Caille avait tellement émerveillé la foule que celle-ci (permettez-moi cette réminiscence) avait dépassé les colonnes d'Hercule ... de l'admiration.

On se trouvait donc en présence du candidat populaire idéal grand orateur, homme sans fierté et saluant sans jamais se lasser, danseur distingué et *bon payeur*. Particularité à noter, Pitite-Caille avait dépensé ce dimanche sept cent quatre-vingt-trois gourdes et deux cent vingt-cinq dollars.

L'arrivée du candidat fut un triomphe, sa sortie fut aussi un triomphe ; car tout le Bel-Air chantait cette chanson qui, en un rien de temps, fit le tour de Port-au-Prince

(Sur l'air de Manman pas vlé)

*Yo mett content yo mett fâché
Cé Ti Caille poun' nommin dépité (bis)*

Refrain :

*Crions : Vive ti Caille (ter)
Premier Dépité la Capitale*

2^e couplet

*Li bon garçon, li popilè,
Cé Ti Caille pou défendd droit di pèpe !*

Refrain

*Crions : Vive Ti Caille (ter)
Premier Dépité la Capitale*

Pour tous ceux qui avaient assisté aux *ovations* populaires faites à Éliezer Pitite-Caille, aucun de ses concurrents ne pourrait avoir la prétention de le battre dans l'urne.

M^e Granlizière, qui était plus à craindre à cause des « ses tenants et aboutissants », avait fini par désarmer. On disait même que, dans un cercle d'amis, il avait déclaré qu'il maintenait sa candidature simplement parce qu'il l'avait posée et que se retirer brusquement de l'arène aurait tout l'air d'une honteuse capitulation. Il y était, il y restait.

Cependant quelques vieux loups de mer de la politique haïtienne ne semblaient point partager l'optimisme tapageur des partisans de Pitite-Caille. À ceux qui voulurent avoir leur opinion, ils répondaient invariablement : « Attendez la fin »

Tonton Golicha (vous ne l'avez pas connu, c'est bien dommage, c'était un homme très expérimenté), Toton Golicha m'avait parlé de lui, intimement.

« Voyez-vous, m'avait-il dit de sa voix chevrotante, voyez-vous mon ami, j'ai le pressentiment que Pitite-Caille dans ce jeu va être "bourrique avec quatre as en main". Je voudrais m'être trompé mais d'après ce qui se chuchote, il paraît qu'on lui prépare un coup ... On m'a parlé d'une *publication* qui a été faite à cinq heures de l'après-midi. Bien que l'individu qui m'a renseigné n'ait pu m'en donner intégralement le texte, il ressort de son bref résumé que pour "assurer le libre jeu de nos institutions et prévenir toute tentative criminelle contre l'ordre des choses établies, des mesures exemplaires seraient prises contre les fauteurs de troubles et tous ceux qui essaieraient, par des moyens illégaux, de fausser le bon fonctionnement de la machine électorale." Cette publication, si réellement elle a été faite, constitue à mon sens un éloquent avertissement. Vous en verrez bientôt les effets. »

J'eus beau dire à Golicha qu'il exagérait, il tint bon.

« Vous verrez, continua-t-il ... Dans ce pays, l'impossible est possible, et le possible impossible. Retenez bien cela. Et vous ne vous étonnerez de rien ou plutôt vous vous étonnerez qu'on puisse encore s'étonner de quelque chose ...

» La chanson dit "*Pitite-Caille est bon garçon*", c'est exact, il est populaire, c'est encore exact ... Eh bien ! et après ? La popularité dans ce pays d'*Haïti Thomas*, est ce qu'il y a de plus éphémère ; c'est une bulle de savon au bout d'un chalumeau ; c'est une bougie allumée placée dans un courant d'air. Et puis ce peuple, c'est le plus grand *lâcheur* que je connaisse ! Ne soyez pas surpris si quelque aventure malheureuse arrivait à ce candidat choyé, fêté, dorloté, ne soyez pas surpris d'entendre : "*Nou té ouè ça pou li !*" »

Le lendemain, vers les 10 heures du matin, il y eut un grand rassemblement d'électeurs, devant l'Hôtel Communal. Ils étaient venus s'inscrire ; et comme le service de la délivrance des cartes marchait avec le

maximum de la lenteur, des impatients, alliés à de mauvaises têtes, manifestèrent bruyamment leur mécontentement. Ils voulurent coûte que coûte envahir à un moment donné le bureau d'inscription et faire un mauvais parti au seul employé chargé de cette délicate besogne.

Pitite-Caille, qui était présent, monta sur une chaise et de cette tribune vacillante que des amis avaient été obligés de tenir fortement, il harangua la foule :

« Frères et amis, et vous tous citoyens ici présents, vous êtes le mouton, c'est-à-dire la patience ; vous êtes le bœuf, c'est-à-dire la force ; vous êtes enfin le lion, c'est-à-dire la mort. L'heure de faire usage de vos cornes, de vos dents et de vos griffes n'a pas encore sonné à l'horloge de la gravité. Il n'est pas nécessaire qu'elle sonne, car nous sommes des amis de l'ordre et de la paix, des partisans du progrès et du relèvement de la patrie, du drapeau de la race noire ou chamitique.

» Je suis, du reste, votre clairon — et s'il le faut même je deviendrai la trompette de Jéricho ou du jugement dernier. Et les murs de cet Hôtel tomberont. Patientez donc. L'autorité a pris l'engagement d'assurer le libre fonctionnement de la machine électorale.

» Elle tiendra parole, car la loi, c'est la loi, et la souveraineté du Peuple, c'est le labarum tangible, *le signo vincas* de la démocratie de la masse, sans le contrôle d'aucun pied-cochon, d'aucune carabine Minié, d'aucune trabouque, d'aucune "manman-grande".

» Patientez donc, car votre bulletin est plus puissant que toutes ces armes ; votre bulletin c'est un tonnerre, votre bulletin c'est un Vésuve ! ... »

Un tremblement de terre d'applaudissements salua cette harangue, et, sans mettre en danger la vie de personne, renversa et la tribune et le fougueux orateur.

Ce discours qui était fait dans le but de ramener le calme, fut au contraire une cause de graves désordres. Les adversaires d'Éliezer Pitite-Caille, interprétant ses paroles à leur façon, déclarèrent que ce candidat préparait un coup de main « puisqu'il avait à sa disposition des pieds-cochons, des Minié, des trabouques et même une manman-grande. »

Un brouhaha épouvantable s'éleva, provoqué par des rixes entre électeurs. La police intervint, mais fut impuissante à rétablir l'ordre. Il y eut alors un commencement de *couri* !

Instruit de la scène, le chef de la Police d'alors, le général Borôme, se rendit en toute hâte sur les lieux à la tête d'un fort détachement ...

« *Faites serrer !* disait-il à ses hommes. *Machez prend yo ! Bayonnettez yo ! Chirez yo ! Trainnin yo ! Limin di fé lan tête yo ac macaque ! Pété zizié yo ! Nettié yo ! ...* »

Et la *volante*, en courant, répétait en chœur ces énergiques commandements ...

Pitite-Caille et Boutenègre, heureusement, avaient eu le temps de *ouéter*. Personne ne pouvait dire par où ils avaient passé. Quant aux fanfarons, aux *kongs-dammaza* qui déclaraient que rien ne pouvait leur arriver, ils avaient détalé avec une précipitation telle que, rentrés chez eux, ils restèrent des heures haletants ...

Le général *Borôme* fut visiblement mécontent de cette fuite précipitée. Aussi, pour donner du travail à ses hommes, ordonna-t-il immédiatement de patrouiller dans les environs ...

On patrouilla dans les environs ...

On rencontra une douzaine de citoyens qui, n'ayant rien su de ce *désordre*, paisiblement regagnaient leur maison.

« Halte ! »

Ils s'arrêtent. On les arrête. Ils protestent.

« *Mettez main lan ceintu yo !* »

Enflant leur voix, ils parlent de la liberté individuelle

« Bâton ! »

Hors d'eux-mêmes, ils frappent du pied, essaient de se dégager des mains solides qui les étreignent.

« Bâton ! Bâton ! »

Ils osent parler de la Constitution !

« *Fais pieds yo batt ! Chire yo !* » tonne le général Borôme ...

Ainsi dit, ainsi fait ...

Un vieillard respectable et respecté, indigné de cette scène, intervient ...

« Général ! Général ! C'est pas bien ce que vous faites. Le Président ne vous a point ordonné de maltraiter ainsi les gens. »

Le général Borôme furieux :

« Ah ! brigand, vous osez dire du mal du Président ! *Messié, pété fiel li !* »

Et, sans respect pour ce vieillard, la troupe lui fracasse la tête de coups de bâton, et le traîne tout sanglant à travers les rues de la capitale jusqu'en prison !

Vers les trois heures de l'après-midi Éliezer Pitite-Caille et son chef de bouquement furent arrêtés brutalement et *brottés* en prison avec le cérémonial usité ...

Qu'avaient-ils fait ? Je te le dirai tout à l'heure ; en attendant contente-toi de savoir que pas un *chien enragé* de Boutenègre n'avait aboyé ! — pas un de ses hommes solides n'avait laissé voir même son ombre ! Seule une femme — courageuse entre toutes — avait osé lancer ces paroles au *détachement* qui le conduisait : « *Nous f... déchinnin ! pou qui nap trainnin li con ça, li pa volè !* »

Quand ces nouvelles vinrent à Ti Coyoute, il prononça ce mot, combien douloureusement vrai :

« *Mé zanmis, PAYS FRETTE ! ! ! ...*

Qu'avaient-ils fait ?

C'était la grande question du jour. Dans les salons du grand monde, dans les salons des bourgeois, au Bord-de-Mer, dans les marchés, enfin partout, on se demandait : « Qu'avaient-ils fait ? »

Les directeurs des journaux de l'époque, « L'Indépendance » et « La Presse Libre » ne savaient comment annoncer cette nouvelle. Ils ne savaient non plus comment parler de cette scène de bastonnade en pleine rue ni des traitements barbares dont le vieillard avait été victime. Ils n'avaient que dix à quinze lignes à écrire. Ça ne marchait pas pourtant. Se souvenant du conseil de Boileau, ils avaient beau polir et repolir, *bichi !* Ils avaient beau appeler des amis à leur secours, *chia !* les phrases à peine écrites étaient raturées ; elles étaient tantôt trop exactes, tantôt trop vagues, tantôt indéchiffrables comme un hiéroglyphe. Ils ne pouvaient encore pousser l'*Euréka sauveur* ; car la formule spéciale, la formule définitive, la fôôôrme, comme disait le Bridois de Beaumarchais, la fôôôrme était insaisissable.

Ces pauvres journalistes peinaient, suaient, étaient rendus ...

Enfin, après un effort cérébral qui faillit causer le naufrage de sa raison, le directeur de « La Presse libre » accoucha de cette note : « *Il est bruit qu'à la suite d'une bagarre, MM. Éliezer Pitite-Caille et Boutenègre auraient été*

arrêtés. On dit que d'autres arrestations auraient été faites et l'on ajoute qu'un homme d'un certain âge aurait été frappé. Nous donnons ces nouvelles sous toutes réserves. »

À l'apparition du journal, son directeur reçut l'invitation suivante, signée du général Borôme :

« Dès la présente reçue, veuillez vous transporter en nos bureaux pour affaire vous concernant. »

Chose bizarre ! un pli identique avait été aussi adressé au directeur de « L'Indépendance » qui n'avait pourtant rien dit de l'incident.

Arrivés au bureau central, ils furent tous les deux *savonnés, étrillés* avec éclat par le général Borôme. Pour ce général, le directeur de « L'Indépendance » pratiquait « la conspiration du silence », quant au directeur de « La Presse Libre », c'était un malveillant, un malfaiteur, un conspirateur ; il se mêlait de choses qui ne le regardaient point ».

Le général Borôme eut enfin la bonté de leur annoncer, avant de les renvoyer sains et saufs, qu'ils marchaient avec *leur cercueil sous le bras*.

« Bon Dieu maître, général ! » Telle fut la réponse du directeur de « La Presse Libre ».

Le lendemain, le général Borôme fit publier la rectification suivante :

« Attention quand il s'agit de la police ! C'est par erreur que dix bourgeois ont été arrêtés. C'est faux qu'un homme âgé ait été battu. La vérité, c'est que c'est cet homme qui a osé blesser un agent de la police. Quant aux nommés Pitite-Caille et Boutenègre ce sont des brigands et des conspirateurs ; ils sont sous la mainmise de l'autorité pour rendre compte de leurs forfaits. Encore une fois, attention ! quand il s'agit de la police ! ... »

Le pourquoi, le fameux pourquoi, tu le sais à présent ! mais, ce sur quoi il importe de méditer profondément, mon ami, c'est que quinze jours après ces scènes, le général Borôme, devenu fou furieux, fut à son tour *coco-macaqué* par ses propres hommes et *brotté* en prison avec le cérémonial que vous connaissez ...

La Justice divine l'avait destitué !

Ce châtimement exemplaire devint encore plus visible, plus saisissant, quand ce misérable fut remis en liberté. Notre fou n'eut rien de plus pressé que de vendre à n'importe quel prix tout ce qu'il avait de bijoux, de linge, de meubles et d'immeubles. De ses propres mains, il démolit planche par planche, pierre par pierre, une belle maison à deux étages qu'il possédait et pour la construction de laquelle il n'avait guère déboursé : les matériaux pris à crédit n'ont jamais été payés, et les nombreux ouvriers et manœuvres qu'il eut tour à tour à son service, ne purent jamais obtenir leurs salaires. Ils n'osaient réclamer, et ceux qui s'oubliaient au point d'exiger ce qui leur était légitimement dû s'estimaient heureux quand il les mettait simplement *sous la consigne*, sans ordonner à son secrétaire de faire pour ces *perturbateurs un ordre de cachot aux fers*.

Les débris de cette *maison de malédiction* — c'est ainsi que le peuple appela cette maison — furent vendus par petits lots et les valeurs à peine réalisées étaient jetées ou données à nos facétieux gavroches qui saluaient en Borôme ... le président d'Haïti et lui présentaient les armes avec des manches à balai ...

Dix heures sonnaient à toutes les horloges de la ville. Et la cloche de la cathédrale dans la nuit calme tintait, tintait le couvre-feu ! Aux qui *êtes-vous* succédèrent les *qui-vive*, tandis que les clairons de nos postes lançaient *Dégonde ! dégonde ! dégonde ! Dix heures sonné. Cé pou toute mounne dormi ...*

« Mon ami, hâtons-nous de rentrer, me dit Golimin, car, à partir de cette heure, n'ont le droit de circuler que les étrangers et les malfaiteurs. À lundi la suite de l'histoire. »

Nous nous séparâmes et « sous l'obscur clarté qui tombe des étoiles » nous regagnâmes, chacun, notre maison, sans rencontrer la patrouille, heureusement ! ...

Ne voyant pas Golimin, je m'informai de ses nouvelles. Il souffrait de ses *fraîcheurs*. J'allai le voir.

Dès mon apparition, et avant même que j'eusse le temps de lui presser la main ...

« C'est pour la suite que tu viens. Eh bien ! je suis prêt. Allons nous asseoir dans la cour, sous la tonnelle de raisins, nous serons au frais ... »

Et Golimin reprit le fil de son *audience* :

Le 10 janvier 187 ..., les élections législatives eurent lieu à Port-au-Prince et en province « dans l'ordre et le calme le plus parfaits ». Ceux qui devaient être élus par le peuple souverain, furent ... élus par le peuple souverain. On n'eut seulement à enregistrer qu'un incident assez banal, assez insignifiant le *nettiage* de deux hommes dans une petite commune ; ils avaient osé dire au chef de l'endroit qu'ils n'accorderaient leur vote qu'aux candidats de leur choix. C'était de l'audace, on ne parle pas ainsi aux autorités.

Éliezer et Boutenègre eurent eux-mêmes une veine endiablée : après une vingtaine de jours passés aux cachots et aux fers, il furent rendus à leurs familles qui, depuis cette incarcération, vivaient dans les transes et dans la plus grande inquiétude. Boutenègre qui avait accepté les choses avec la plus calme philosophie essaya, à peine sorti de prison, de faire comprendre à Pitite-Caille que « cette mise en liberté » était une mesure très appréciable. L'ex-candidat ne revenait pas du tour qui lui avait été joué ...

Lui qui avait « le visage plein, les joues pendantes », une gorge à triple étage, lui dont les cheveux avaient à peine quelques fils blancs, et dont le ventre large et rebondi lui aurait certainement ouvert toutes grandes, après son passage à la Chambre, les portes du Sénat de la République, ce *changement d'air*, imposé par les médecins politiques, avait produit sur lui l'effet d'un violent purgatif : il était complètement vidé. Ses cheveux avaient blanchi ; sa voix tonifiante, devenue creuse, résonnait comme un vase fêlé. Quant à son cœur, il était gonflé d'amertume et de fiel.

« *Pays foutu ! pays foutu ! pays foutu !* », telles furent les paroles qu'il répétait comme un fou.

Il fallait donc lui remonter le moral.

« Non, non, mon chè, lui dit Boutenègre, c'est ine errè : le pays n'est pas fouti ; c'est nous qui, pou ine année, in mois, ine hère, et pèt-ête ine minouite sont fouti. Il ne faut pas blier qu'y a in jou pou chassè, in jou pou gibier. Grands mounes longtemps toujou répété aussi : "*Cé pas tous lé jou Françouèse al lan maché li poté bon sirop.*" »

» Di reste, c'est pas d'aujod'hui qué jé suis dans les affè de mon pays. Depi l'emprè Choulouque jé m'ocquippé dé polutique. J'ai vi des choses qui

m'ont donné lé pli à réfléchi. J'ai vi leu général Similien, leu chef des Zinglins, c'eutait l'homme le pli puissant, lé pli gros nègre, enfin c'eutait leu pape d'Haïti : eh bien ! lé général Similien a été rendi tolle tolle, godette godette, fèblanc fèblanc, dans lé prison dé Port-au-Prince.

» Mon chèn, nan point espante pou fait moin volè gaguère ; quand jé prends ine botte dé salière jé fais la promenade, pou rentrer ensuite dans lé marty. Aussi, ti tou prison nous sorti prend là, n'est rien, rien di tout. Jé né régrète qu'ine chose, c'est ma rindingote bom bazine tout neuf qui déchiré. Viège Altagrâce pété gé moin ! plitôt que j'étais pris in coult bayonnette, passé rindingote moin chiré : you rindingote, ça couté cher ... Cé bon, f ... !

— Moi, j'ai fini, fini avec la politique de ce pays-ci. Ne m'en parlez plus ...

— C'est ine errè. Est-ce qué nous pas toujou vivants. Nous sommes passés vingt jou dans les cachots polutiques, et comme di Céliney Ardouin qué jé conni : "La corde politique ne déshonore pas !" C'est lé vol, lé vol à main armée, c'est le plimin poule qui est un crime, in déshonè, Dieu mèci, nous pas volè ... Ti botte nous prend là, c'est ine botte répos. Nous sommes à gauche, nous sommes cate maquée pou lé moment : cousin, mouri poèle nous ! ... »

Éliezer Pitite-Caille accepta bien à faire le mort ; ses cruelles déceptions d'ailleurs l'y avaient préparé ; mais en s'effaçant de la scène politique il n'entendait point y revenir ni dans l'attitude d'un *martyr*, ni dans celle d'une redresseur d'abus, ni à genoux en implorant la protection de personne. Il ne voulait point avoir à rougir de sa conduite. Aussi bondit-il de colère, quand Boutenègre poursuivant son homélie, lui parla de la nécessité qu'il y avait pour eux de se conformer à cet usage qui veut que tout libéré aille remercier l'Autorité ! ...

« Moi, aller remercier ! Mieux vaut mille fois la mort ! ... »

Boutenègre, qui ne prenait rien au tragique, lui répliqua : « *Puis-ce-que* c'est votre l'idée, je vous laisse votre l'idée ... Quant à moi, je vais dégager mon muscade. Jé né vé pas tomber encore dans aukine malicité. Maître corps, veillez corps ! ... »

— Oh ! vous pouvez accomplir cette formalité, c'est votre affaire !

— Oui, c'est mon affè. C'est cé qué vous voulez pas comprendd ; poutant vous êtes in homme qui ouè plis dans les livres qué moi. Qu'est-ce qué cela pe vous fait dé dire : "Ginral, jé vous rinnècie" ... et vous retirer ? A rien !

Nègre ap trompé nègre dépi lan Guinée. Cette l'isage de rémècier, nous sommes véni lé trouver. C'est ine couyonnade, cé vrai ; mais cé couyonnade pé sauver la vie. Et la vie, cé toute dans cé pays. Di moment tête pas coupée, on pé toujou espérer. Si bon vent soufflé pou nous, nos pèséquite peut dévénir nos *captaines-suyètes* ... Mon chèn, la polutique haïtienne, c'est in grignin-dent. On n'est janmais tout-à-fait ennemi ni tout à fait zanmis. Tout dépend de la sitiration. Aujoud'hui on se foute des coult manchettes, dinmain on est comme Cocotte ac Figaro. La polutique, cé cancou lé ménage de bosse Gesraël avec sor Tichoute. Granb' matin, cé jouré, cé soufflet, cé baton ; aprè midi passé ouè yo ; nèguesse la ap caressé nomb li, et nomb là ap bo famm'li ; cap lan rhonte ? cé sont les fourapottes. Dans la polutique, il faut savoi rentré et il faut savoi sorti. C'est là qu'est restée toute la focé. La polutique c'est une jouète, gangnin gain, gangnin pète. Ainsi jôd'hi nous fait *craps*, dinmain n'a fait *lepp*. Sèlement il ne faut pas deseuspérer ; ne pas rentrer dans les mauvais zaffè ; il faut se convervé, se montré même pintade pou qué cabrouette pas crasé ou ; mon chèn, on doit mouri son corps, car dans ce d'Haïti-Thomas, ça Dieu serré pou vous, l'avalasse pas janm' poté l'allé. Et pi souvenment ti coult baton, ti tou prison — quand on n'est pas volé — ouvri la passe pou vous. Cé sérié, cé parole l'Évangile ce que je vous dis ...

— C'est tout ce que vous voudrez ; mais c'est dans ce pays qu'on voit de pareilles choses. À l'étranger, tenez en France où j'ai passé près d'une année ... »

Boutenègre l'interrompant brusquement :

« N'allez pas pli loin avec votre la France, ... La France, cé la France, Haïti cé Haïti ... Nous sommes dans in pays de calbindage, il faut calbinder ; voilà tout ...

— Mon cher, j'en ai assez de votre sermon, de vos haïtiâneries, je rentre chez moi ... »

Ils se pressèrent la main. Boutenègre en s'éloignant lui dit :

« Moi, jé vais voi ces messié pou mon propre sirté ! ... »

La rentrée d'Éliezer Pitite-Caille chez lui causa une agréable surprise. Sa femme Velléda, qui avait tenté maintes démarches auprès des autorités, s'était laissé persuader que la vie de son mari n'était pas en danger, mais elle ne pensait pas qu'il serait mis *dehors* si tôt. Aussi, en le revoyant, vola-

t-elle à son cou et couvrit-elle de baisers et sa bouche et son front et ses joues. Pitite-Caille en fit autant ...

Les *p'tits mounes* de la maison, le palefrenier, le cocher, la ménagère, la cuisinière, jusqu'à la pimpante fournisseuse de lait à qui, *en vieux vicieux*, il faisait la cour en cachette, tous furent contents de sa libération. Quant à son gros dogue, *Cadeau*, il ne savait comment fêter le retour inattendu de son maître ! Il allait, il venait, la queue frétilante ; il s'élançait sur Pitite-Caille, lui léchait la main, se roulait à ses pieds, se relevait, bondissait, puis aboyait joyeusement. Il était tout zèle et tout amour.

« Oui, ma chère, disait Éliezer à sa femme, oui ma chère, je te reviens, mais combien défait — comme tu le vois — et combien désillusionné ! Ils m'ont purgé ...

— Mieux vaut cela que la mort ! Je te soignerai, tu prendras d'abord de bons rafraîchis et après Sor Malice te préparera un petit lock qui te passera dans le sang. Ça te fera du bien ; et tu reprendras ...

— Oui ; ma chère il me faut des soins. Je n'ai pas d'appétit. En prison, je donnais presque tout ce que tu m'envoyais aux portiers, aux *sentinelles* et aux *Rhéleurs*. Quand ils ne sont pas méchants, et qu'on sait s'y prendre, ce sont de véritables providences. C'est par eux que je savais ce qui se passait au-dehors, et c'est grâce à leur obligeance que chaque matin mon cachot était débarrassé ... des mauvaises odeurs.

— J'espère que cette leçon te profitera et que, comme on dit, *oua fait you croix et puis oua suyé bouche ou à terre* ...

— C'est fait déjà ... One ne m'y reprendra plus.

— Tiens, une petite bête à ton faux col.

— C'est quoi, chère ?

— Une punaise, sans doute. »

Velléda saisit la bête et la lui montre ...

« Mais, que c'est dégoutant ! C'est une ... *carangue* ! ... sale souvenir des cachots. »

Des voisins, apprenant la bonne nouvelle, s'empressèrent de venir presser la main au libéré. Notez que beaucoup d'entre eux ainsi que des familiers de la maison avaient été absolument *marrons* pendant son emprisonnement. C'est toujours ainsi dans ce pays : du moment que vous vous trouvez dans un mauvais cas ou un cas *agongnon*, adieu les *tchionnels* ! adieu les amis ! adieu même certains parents et alliés ! Ils deviennent *halça* ; ils craignent

de se *compromettre* ... Il faut plutôt les plaindre, ces *lâcheurs*, car hélas ! ils ont raison : souvent on les considère comme coauteurs ou complices de faits auxquels ils ont été entièrement étrangers.

J'ai vu, ce qui est le comble des combles, j'ai vu maltraiter, abattre des animaux parce qu'ils avaient eu le grand tort d'appartenir à des citoyens disgraciés, exilés ou ayant *boisé* ! ...

Un étranger, M. Voum, ami de *Pitite-Caille*, profita de la visite de ... condoléances qu'il lui fit pour lui conseiller de se naturaliser :

« Faites-vous français, allemand ou américain. C'est le seul moyen d'être respecté et protégé sur le sol d'Haïti. Vous pourrez circuler librement, à toutes les heures du jour et de la nuit ; vous pourrez avoir votre franc parler sur les affaires du pays. Si on vous frappe, le gouvernement paiera ; si on perquisitionne chez vous, le gouvernement paiera ; si votre maison brûle, le gouvernement paiera ; enfin, au moindre dommage qui vous sera causé, le gouvernement paiera. Vous aurez la quiétude d'esprit, vous serez absolument libre. Profitez donc de la présence aux affaires de M. Delamein Allamin. Chaque fois qu'il arrive aux relations extérieures, les colonies étrangères vident des coupes de champagne en son honneur.

» C'est l'homme accommodant par excellence. Il ne discute point. Il cajole. Avec lui les réclamants ont toujours raison. Ils n'ont qu'à présenter leurs notes, c'est accepté.

» Il est d'une exquise urbanité envers tous ; vous n'avez pas besoin de vous déranger ; il vous apporte lui-même dans sa serviette, le montant de ce que vous réclamez. Ainsi avant-hier, le Tribunal de paix ayant condamné Fok à dix gourdes d'amende et à un centime de dommages et intérêts au profit d'un monsieur dont le buggy a été endommagé par le sien, il s'est empressé de venir le soir même chez Fok. Pensant qu'il allait produire une demande de réclamation, il lui a offert de payer les dix gourdes pour lui.

» Vous n'ignorez pas que, ces mois derniers, j'étais sur le point de mettre les clefs sous la porte et de m'enfuir. Qui m'a sauvé ? C'est votre impayable M. Delamein Allamin.

» Voici l'histoire en deux mots : un policeman court après un voleur ; Le voleur entre chez moi par la barrière ; l'homme de police entre après lui ; mais le coquin a le temps de se sauver en se jetant dans une cour voisine. J'aurais pu n'y point faire attention, mais sachant qu'en Haïti l'étranger peut faire flèche de tout bois, je me rendis immédiatement à l'hôtel de

M. Delamein Allamin, et après un vif exposé de l'incident, je lui annonçai que, pour la violation de mon domicile, j'allais déposer une réclamation en règle chez mon Ministre

Effrayé — tout effraie ce pauvre homme —, M. Delamein Allamin, me répondit : “Je n'aime pas l'éclat, le scandale. Réglons les choses à l'amiable, à la muette. Que réclamez-vous ? — Cinq milles dollars. — Je vous en donnerai deux mille ; faites-moi le plaisir d'accepter ...”

» J'accepte. Le lendemain, j'étais payé, et par conséquent remis à flot. Beaucoup, beaucoup de mes amis ont usé de ce moyen, et ça a toujours bien marché ... Faites-vous donc étranger, et Haïti deviendra pour vous un délicieux Paradis ... »

Sans prendre de biais, Pitite-Caille repoussa ces conseils.

« Je suis haïtien, je reste haïtien et je mourrai haïtien. Je n'en veux pas précisément au pays ; j'en veux spécialement aux choses et à certains hommes ...

— Vous êtes un imbécile, mon ami ...

— Imbécile tant que vous voudrez, c'est ma conviction, j'y tiens. Mais puisque vous m'avez parlé avec franchise, souffrez que je vous dise à mon tour que les actes que vous venez de rappeler, ainsi que bien d'autres que je connais personnellement, me prouvent que vous autres, étrangers, à part de rares exceptions, vous nous faites payer trop cher l'hospitalité que nous vous accordons ... »

Voum, qui ne s'attendait pas à cette riposte, lui pressa la main et partit ...

Les visites succédaient aux visites. C'était tantôt un filleul de la ville, tantôt un filleul de la campagne qui venaient voir leur parrain ... C'étaient aussi des *tontons* et des *sors*, de vieilles connaissances ; des *pauvres-aveugles* et même des fous, parmi lesquels brillaient au premier rang Didy, Frère Sirin, Audigé, Germine, Alhoneur ; ils avaient fait « de la route » expressément pour manifester aussi leur joie à Pitite-Caille.

Une bonne femme de la troupe, au chef branlant et aux pas hésitants, dit à son bienfaiteur :

« Pitite moin, bon Dieu bon ; bon Dieu va protéger ou ; bon Dieu va fait you pas pou ou aprè passage ou soti passé là. Mou fait you rêve pou ou lan nuite-là : cé papa ou mimb moin ouè, cancou moin ouè ou. Li prié moin

vini palé ou. Pitite moin, couté ça ma pé dit ou : ça ou pas counin grand passé ou. Oua fait l'aumône ; oua voyé you ti café douvant jou, dévant Cathédale, dévant Sainte-Anne, dévant Saint-Joseph : oua fait you manger prisonnier, you ti manger-lé-zames, oua baille limin pou ou ti limiè douvant La Croix, en pi oua fait chanter you ti messe actions dé grâces ... Ou tendez ça moin di ou ?

— Oui, manman.

— Ou tendez ça moin dit ou ?

— Oui, manman.

— Ou tendez ça moin dit ou ?

— Oui, manman.

— Eh ben, cé bien, pitite moin ...

— Ça coûte si peu, moin va fait tout ça ou dit moin ...

— Est-ce que ou connin Oraison saint Bathole, pitite moin ?

— Non, manman ...

— Eh bien, Pitite moin, coutez ; prend you plime pou coucher li sou papier. Oraison ci là là, nan point oraison couli. Li gaingnin vêtu nett, ou va apprendd li ...

Et sous la dictée de la bonne Sor, Pitite-Caille écrivit :

Oraison saint Bathole,

« Saint Bathole, saint Bathole, aussitôt qué lé coq chanté, réveillez-vous, prends d'leau lavez yeux ou ; prend d'leau lavez main ou ; prends d'leau lavez pieds ou ; prends sapattes ou metté lan pieds ou ; prends cordon ou marré reins ou ; prends grand jonc galonnin ou quimbé lan main ou ; et sorti au cente grand chemin. Et ou rencontrez lé Bon Jésus.

» Saint Bathole, saint Bathole, d'où venez vous ? Je viens vous rencontrer mon Bon Jésus. Saint Bathole, retournez chez vous. Il y a endroits où l'on demande pou vous trois fois par jou. A ouss que vous démérez démon pas vini là, satan pas vini là, l'orage pas tombé là, joudas trahison pas proche là.

» Un homme pas mouri sans grande confession générale ; Une femme pas mouri en mal d'enfant. Celui qui connin l'oraison saint Bathole qu'il n'a pas récité a commis un grand péché mortel ; celui qui entend l'oraison saint Bathole et qui ne pas apprendd li va commis un grand péché mortel »

Et la bonne femme acheva ainsi, en se frappant trois fois la poitrine et en disant à Pitite-Caille de l'imiter :

« Oraison saint Bathole, gravez dans mon cœur ! Oraison Saint Bathole, gravez dans mon cœur ! Oraison saint Bathole, gravez dans mon cœur !

Landi pè, lédi fis, et di Saint Tesprit si soit il. »

Au départ de ces étranges visiteurs qui furent tous généreusement rationnés, Pitite-Caille alla prendre un bon *bain de feuillage*. Il en sortit un peu dispos et mangea avec plaisir, pour se refaire la bouche, une petite *salaise à la sauce timalice*.

Des conseils de la bonne femme Éliezer ne retint qu'une partie : il ne crut pas nécessaire d'apprendre par cœur la fameuse « Oraison saint-Bathole », il la conserva néanmoins comme une sainte curiosité ; mais il fit chanter la messe d'action de grâces et donna de l'argent à Sor Yette qui demeurait au Petit-Four, pour préparer un tchiampan destiné aux Prisonniers.

Sor Yette fit grandiosement les choses, bien qu'elle eût la précaution de prélever sa petite dîme.

Le menu se composait de :

Bouillon-coq, bouillon de tripailles, ragoûts, sicine, grio, mouça, tchiaca, tomtom, Riz, pois et riz, maïs-moulu et pois rouge. Patates, bananes, igname, giroumou affio en grande quantité, akassan ac sirop, zabocas, pain, biscuits et cassaves.

Desserts :

Mangots et cannes.

Pour les fumeurs, Sor Yette y avait ajouté de nombreux paquets de cigares

Plus de cinquante hommes furent réquisitionnés pour le transport de ce tchiampan pantagruélique. Les mets avaient été placés dans des *bacs*, *boquittes*, *terrines*, *ferblancs* de gaz, le tout recouvert de blanches serviettes.

Et processionnellement l'on se rendit à la rue du Centre.

Quand ce repas arriva à la prison, il s'y produisit un tumulte infernal. Les pauvres prisonniers soumis au régime de la diète forcée, bien que leur ration fût régulièrement payée, sortirent précipitamment des petites cours

intérieures et se ruèrent, en poussant des cris de joie, dans le long corridor empuanti qui conduit au bureau du geôlier, cependant que des condamnés dans les cachots verrouillés montraient à travers les grilles leur sombre visage de spectres.

Parmi les assaillants on voyait des fous et des lépreux, des tuberculeux et des galeux, des syphilitiques au cou gonflé d'écrouelles purulentes, les uns, presque nus, les autres couverts de cicatrices et de haillons ; ceux-ci n'avaient pas un poil sur la tête : ils s'étaient fait raser avec des tessons de bouteilles ; ceux-là pour tout vêtement ne portaient que des pantalons, noirs d'une crasse luisante, troués aux genoux et au derrière, mais retenus par de solides cordelettes en pite qui leur serraient si fortement le ventre que leurs côtes saillaient ... Il y en avait qui, rhumatisants, se traînaient péniblement ; puis venaient à cloche-pied, en un groupe lamentable, des loqueteux nauséabonds : à leurs jambes, bandées de noirâtres chiffons, suintaient et puaient de larges plaies sanguinolentes ...

C'était une bousculade effrénée, un entrecroisement de jurons de toutes sortes. Cette tourbe d'affamés était sur le point de briser la grande grille placée à l'entrée du corridor quand, sur un bref coup de sifflet du geôlier, la garde intervint, ayant à sa tête les portiers *Canonie Diguête* et *Olman* ... Aussitôt, vlap ! vlip ! voup ! une grêle de cocomacaque s'abattit sur les têtes et les échines, et comme par enchantement, le calme se rétablit. Mais quand commença la distribution des mets, la garde eut toutes les peines du monde à contenir ces faméliques lutteurs pour la vie. Leur faim criait.

« *Min coui moin, manman z'enfants ! Gain l'hé ou blié moin ! metté lan main moin ! Banm' pou Tipice ac Babesâle, yo lan cachot, yo pas mangé dépi trois jours ...* »

Les portions à peine servies étaient avalées avec une dévorante avidité. En moins d'un quart d'heure, du tchiampan il n'était resté pas même des reliefs : on ne voyait seulement dans la cour que quelques os portant l'empreinte des solides mâchoires qui avaient essayé vainement de les broyer ...

Au sortir de la prison, Sor Yette se hâta de mettre Pitite-Caille au courant de ce qui venait de se passer ; elle insista particulièrement sur les

bénédiction qu'elle reçut des prisonniers à l'adresse de celui qui avait eu la charitable pensée de leur envoyer un tchiampan aussi bien préparé.

Il en ressentit le plus vif plaisir ...

Depuis cette bonne action, Pitite-Caille qui faisait l'esprit fort, se montra moins indifférent envers Dieu ; en effet, le soir en se couchant, le matin en se levant, il disait le *Pater* et d'autres prières avec la plus grande ferveur.

Velléda fut très heureuse de le voir dans ces dispositions. Elle en profita même pour l'engager à renoncer à la maçonnerie et à la politique, à leurs pompes et à leurs œuvres. Elle ne rencontra guère de résistance de ce côté, Pitite-Caille ne voulant plus se produire au-dehors.

Renoncer à la politique vivre en dehors de la politique ! Quoi de plus facile à dire, mais aussi quoi de plus malaisé dans ce pays !

La politique ! mais on ne s'occupe que de ça ; on met et on voit ça dans tout et partout ; on ne respire que ça ; On ne vit que de ça ; tout est ça et ça tout. Comme les animaux de la fable, si nous n'en mourons pas tous, tous nous en sommes frappés ...

Vous pouvez être un modèle de prudence, le citoyen le plus paisible, le plus indifférent, le plus inoffensif de la République : ne vous hâtez pas de dire que vous êtes hors de ses atteintes. Il suffit de moins que rien pour que, à votre étonnement et à la grande surprise de vos amis, vous soyez impliqué dans une affaire quelconque, soit par erreur, soit par méchanceté, soit pour vieille dette ...

Plaît-il à un ennemi, connu ou inconnu, de vous nuire ? Tout ce que vous aurez fait ou tout ce que vous n'aurez pas fait, tout ce que vous aurez dit ou tout ce que vous n'aurez pas dit : l'exclamation la plus machinale, le geste le plus instinctif, tout enfin sera contre vous un chef d'accusation : comme Monsieur Jourdain qui faisait de la prose sans le savoir, vous aurez proféré des propos séditieux, incité au désordre, fait de l'opposition systématique sans le moins du monde vous en douter ...

Et il vous sera difficile de vous défendre, si Dieu, sous « les espèces et la forme » d'un bon carreur, ne vient à votre secours.

Voyez un peu : vous tentez des démarches pour prouver votre innocence ; vos ennemis insinuent aussitôt que vous n'auriez pas cherché à vous disculper si vous aviez la conscience nette et tranquille. Vous ne jugez pas nécessaire de renverser les charges fantaisistes entassées sur votre tête, que vous êtes aussi à plaindre !

On trouve dans cette attitude une preuve de votre culpabilité : Si vous n'aviez rien à vous reprocher, vous vous seriez empressé de faire valoir votre justification.

De toutes les façons, que la porte soit ouverte, fermée ou entrebâillée, si vous avez des ennemis qui se mettent en tête de vous nuire, vous devez prendre vos précautions, et ces précautions quelles qu'elles soient, seront inefficaces, si vous n'êtes pas bien gardé par la Providence.

Éliezer Pitite-Caille crut de bonne foi qu'il avait renoncé à la politique, puisque enfermé chez lui, il ne recevait plus personne, il ne cherchait même pas à savoir ce qu'on faisait ou ce qu'on ne faisait pas, ce qu'on disait tout haut, ce qu'on se répétait tout bas et ce qu'on n'osait pas dire du tout. Il se plongeait dans la lecture de *l'Imitation*, et de temps en temps lisait les journaux étrangers ... Il était à un moment donné plus au courant de ce qui se passait en Chine que de faits les plus retentissants du pays ...

C'était le *mouricôrisme* poussé au-delà même de ses plus extrêmes limites.

Malgré cette indifférence, malgré ce détachement absolu des affaires haïtiennes, on trouva le moyen de penser à lui, lui qui, cependant, ne pensait plus à personne et ne vivait que pour sa femme et ses deux enfants dont il attendait impatiemment le retour.

Il reçut un matin la visite d'un adjoint qui lui remit un *dès la présente reçue* ...

Il eut beau dire qu'on s'était trompé d'adresse, l'officier militaire lui fit comprendre, avec un certain éclat, qu'il n'y avait nullement erreur, son chef, en lui confiant le pli, n'avait pas manqué de lui fournir des indications très précises sur M. Éliezer et sur la situation d'architecture de sa maison. C'était grâce à ces indications que, sans se renseigner de nouveau auprès de personne, il avait pu se rendre directement chez Pitite-Caille.

Sa conclusion fut brève :

« C'est bien vous, Monsieur ! Dépêchez-vous le Général pral sorti ! ... »

Avec une légère irritation, Pitite-Caille lui répondit :

« Vous direz à votre chef que je n'ai rien de commun avec l'Autorité ; s'il a une communication à me faire, qu'il daigne se déplacer ou qu'il la consigne dans une lettre. »

L'officier partit sans le saluer, mais en disant simplement :

« *Ce bon ! oua maché l'hè ou pas connin* ... »

Deux heures après, la maison fut cernée étroitement, puis envahie brusquement par un détachement, Pitite-Caille était en négligé nu-tête, sans faux col, sans paletot et en pantoufles.

Arrêté, il essaya de protester ; violemment on l'entraîna au-dehors, malgré les cris affolés de sa femme. Il ne put s'habiller décemment qu'à l'Hôtel de la Place, d'où après une vigoureuse admonestation, on le conduisit au Bureau Central entre deux haies de soldats.

Il rageait, il pestait, il écumait de colère. Pour le démoraliser et le porter à avouer le crime qui lui était reproché (on prétendait qu'il avait un dépôt d'armes chez lui), on le soumit à l'épreuve du ouété n'ânme ...

On lui posa questions sur questions ; Il ne savait quoi répondre. En présence de son ahurissement, on ordonna de le jeter dans le Trou Terre, grande cave ténébreuse de notre ancienne Trésorerie. Il y resta quelques minutes. Quand il en fut tiré, il était blême et avait la tête couverte de fils d'araignée.

On l'interrogea à nouveau. Il persista toujours dans ses dénégations. On ouvrit alors des caisses de cartouches, on en fit une distribution à la garde, et pour que le malheureux n'eût aucun doute sur le sort qui l'attendait, ces sinistres propos venaient frapper ses oreilles :

« Pou qui nap misé con ça ac nomb la ? Est-ce qué trou li pas fouillé déjà ? moin d'avis pou nous nettiél' ici minb. »

Bien que Pitite-Caille ne fût pas de la race des héros, il eut le courage de ne point s'accuser ... Il était innocent. On ne tarda pas à en avoir la preuve.

Les perquisitions faites chez lui avaient été vaines. On n'avait pu mettre la main — quelle aubaine ! — que sur un fusil de chasse et un vieux sabre qui sans doute, pour plaider en faveur des sentiments pacifiques de son propriétaire, ne voulut point sortir de son fourreau ...

L'autorité fut tellement mécontente de ce mince résultat qu'elle eut l'heureuse idée de mettre face à face le dénoncé et le dénonciateur, un nommé *Passe-Partout*. Cette confrontation fit éclater l'innocence de Pitit-Caille. *Passe-Partout* qui n'était pas à son coup d'essai, fut à ce point confondu qu'il ne put s'expliquer. Il avoua finalement qu'il avait commis une erreur ...

Pour s'être mal acquitté de son service, il fut *bouclé* sur l'heure et *brotté* en prison. Quand à Pitite-Caille on se contenta de lui dire :

« Monsieur, vous pouvez entrer chez vous. Seulement pas ban nous tracas ... »

Retenez cette particularité : *Passe-Partout* mourut en 1877, d'une occlusion intestinale. Tous les aliments qu'il prenait lui revenaient par la bouche. Dieu avait voulu lui faire sentir combien sa conduite avait été infecte.

Sous le coup d'une profonde indignation, Éliezer rentra chez lui, et avant qu'il eût raconté à sa femme les mauvais traitements dont il avait été l'objet sur la route et la scène du Bureau Central, il fut frappé d'une attaque d'apoplexie. Il montait l'escalier, quand, comme une masse, il dégringola et vint s'affaïsser sur le parquet. Le sang, en abondance, lui sortait par la bouche et le nez.

Effrayée, Velléda crie au secours. Les voisins précipitamment accourent, et tandis que les domestiques en toute hâte, vont quérir des médecins, on transporte le malade dans sa chambre, et après lui avoir jeté de l'eau à la figure, on lui administre — non sans difficulté — plusieurs cuillerées d'huile d'olive avec du sel ...

Les hommes de l'art ne tardèrent pas à arriver. C'étaient les docteurs Mettay Fair, Cessamême, Cabaleur, Tipisline.

D'un commun accord, ils prièrent tous ceux qui se trouvaient dans la chambre de vider les lieux. On se retira un peu mécontent ...

Et nos Esculapes se mettent aussitôt à la besogne. À tour de rôle ils tâtent le poulx, auscultent, examinent le visage et la langue. Puis ils passent au diagnostic ...

« C'est une apoplexie cérébrale », dit Mettay Fair.

— Je crois, moi, que c'est plutôt une apoplexie cérébuleuse ! opine Tipisline.

— Pour moi, confrères, nous nous trouvons en présence d'une congestion cérébrale apoplectiforme ! affirme avec arrogance Cessamême, et je ne m'explique pas que vous puissiez vous tromper de cette façon ! »

Docteur Cabaleur intervient :

« Confrère, je ne puis admettre un tel langage ; Si vous continuez sur ce ton, je me retire. Vous nous devez du respect. Pour moi, Messieurs, c'est

une apoplexie ! »

La discussion s'envenimait, et l'on était sur le point d'en venir aux mains, quand Velléda apparut tout en pleurs ...

« Docteurs ! de grâce, occupez-vous de mon mari. Il se meurt ... »

Ils se turent aussitôt et commencèrent alors à prodiguer des soins au malade. Ils l'exposèrent près d'une fenêtre, la tête élevée et couverte de compresses d'eau fraîche. Ils lui réchauffèrent les pieds à l'aide de sinapismes ...

Cela fait, ils demandèrent plume, encre et papier, et rédigèrent — chacun mettant du sien — une longue, une très longue ordonnance. Puis ils se retirèrent après avoir fourni à Velléda quelques indications sur le mode d'emploi des médicaments prescrits.

À peine avaient-ils quitté la maison qu'ils entendirent des cris.

Pitite-Caille avait rendu le dernier soupir ...

Pendant sa courte agonie, cet infortuné citoyen n'avait prononcé que ces seuls mots : « Ô loi ! Ô liberté ! »

Une quinzaine de jours après les funérailles de Pitite-Caille, les notes d'honoraires se succédèrent les unes aux autres ; elles montaient à la rondelette somme de deux mille dollars.

On dirait que Messieurs les médecins s'étaient entendus pour se faire payer en dollars. Velléda refusa d'abord d'acquitter ce compte ; pour elle, ces Messieurs n'avaient droit tout au plus qu'à cent-vingt gourdes, soit trente gourdes à chacun pour leur visite ; ils n'avaient après tout rendu qu'une seule visite.

Sur la menace d'un procès (ils avaient envoyé du papier-timbré à cette femme), elle leur offrit quatre cents, puis six cents, finalement huit cents gourdes.

Après un semblant d'hésitation, ils finirent par faire bon accueil à la dernière proposition.

Entre nous, c'était une bonne affaire ; car chacun palpitait deux cents gourdes ... Pour justifier leur conduite, ils soutenaient que les riches doivent payer pour les pauvres ; ils traitaient ceux-ci gratuitement, c'était la moindre des choses qu'ils prissent leur revanche quand le hasard les faisait tomber sur un client sérieux ...

Ce raisonnement, ma foi, a du bon, à la condition néanmoins que Messieurs les médecins tondent leurs clients sans trop les écorcher ...

Instruits par lettre de la mort de leur père (à l'époque nous ne marchions pas encore dans la voie du progrès et de la civilisation, puisque nous n'avions pas le câble sous-marin), Étienne Pitite-Caille et sa sœur Lucine quittèrent la France où ils se trouvaient depuis une quinzaine d'années.

Cette triste nouvelle avait particulièrement affecté la jeune fille. Elle venait à peine de sortir du Couvent des Oiseaux et n'avait rien vu encore du Paris qui s'amuse ...

Nature délicate et impressionnable, elle éprouva une crise qui fit craindre un instant pour sa raison.

Quant au jeune homme, ce douloureux événement vint le surprendre au beau milieu d'une noce carabinée. Il régala, dans un des restaurants de nuit les plus achalandés de Montmartre, plusieurs petites femmes très chics ...

Il eut un moment de stupéfaction ; pendant quelques secondes ses yeux se voilèrent. Si passagère que fut cette émotion, l'une des ses compagnes s'en aperçut cependant.

« Qu'as-tu, mon gros loup ? On dirait que tu pleures !

— Moi ! pas du tout, dit-il, avec un ricanement bête ... »

Comme toutes les coupes étaient presque vides :

« Garçon ! dit-il, du champagne ... »

Et de larges libations se firent en l'honneur du défunt ...

Ah ! ces héritiers, ces héritiers de parents riches ! ...

Pour quelques-uns qui pleurent sincèrement leurs parents morts, et qui, si ceux-ci pouvaient être rappelés à la vie, n'eussent point hésité à se dépouiller et de leurs propres biens et des biens légués, combien, hélas ! versent de larmes hypocrites ! combien devant des cercueils chéris, sont plutôt obsédés par la pensée de ce qu'ils vont recueillir que par la douleur d'avoir été éprouvés par le Destin ! ...

Je te conterai un de ces jours, par le menu, l'histoire peu édifiante de quelques-uns de ces types ; pour le moment, contente-toi de savoir qu'Étienne Pitite-Caille, de retour au pays avec sa sœur, porta le deuil paternel, au vu et au su de tout le monde, avec un visage plutôt joyeux que triste.

De méchantes langues ont été même jusqu'à dire que ce jeune homme aurait laissé à entendre que son bonhomme de *pater* avait eu une fin un

peu ... tardive. C'était une charge ...

Ce que je sais personnellement, c'est qu'il comptait à peine quelques mois à Port-au-Prince que, mécontent de la parcimonie avec laquelle sa mère lui servait de l'argent de poche, il lui fit scènes sur scènes ; la dernière fut très scandaleuse et provoqua le partage de la succession ...

Sa part en immeubles et en espèces, représentait trente mille piastres. Lucine en eut autant.

Dès que nos muscadins sans profession, nos oisifs pommadés et tirés à quatre épingles, eurent appris cet heureux événement, ils se mirent aussitôt en campagne et montèrent à l'assaut de la jolie dot, n'ayant naturellement dans leur havresac que des fils d'araignée ...

Lucine, bien qu'elle eût reçu une éducation très soignée, était loin d'être jolie. Elle avait une bouche massive et des yeux qui louchaient ; c'était secondaire, tout cela, pour messieurs les *conquistadores*. Ils ne voyaient qu'une chose, qu'une seule chose : les trente mille piastres à décrocher.

Aussi se démenèrent-ils comme des diabolins.

Pour pouvoir être admis dans les salons de M^{me} Velléda Pitite-Caille, les uns cultivèrent l'amitié de son fils Étienne, les autres eurent recours aux amis de la jeune fille et même aux voisines.

Les plus audacieux profitèrent des moindres rencontres pour lui faire des politesses et des déclarations à brûle-pourpoint.

Assiégée de tous côtés, mitraillée à chaque pas qu'elle faisait par des œillades enflammées, elle ne savait encore à qui accorder son cœur. Pourtant elle brûlait du plus vif désir de se marier.

Par les confidences qu'elle fit à une de ses camarades, on sut, dans certains milieux, que les prétendants les plus sérieux étaient Sylla Têtecalette, un jeune homme très instruit et plein d'avenir, et Rodolphe Cabatoute, fils d'un négociant en déconfiture et courtier marron de profession ...

Lequel des deux allait triompher, de Sylla Têtecalle ou de Rodolphe Cabatoute ?

Quand cette question se posa devant le *High life* de l'époque, d'une voix unanime on se déclara en faveur du dernier ... Ces juges mondains justifiaient ainsi leur préférence : Sylla est un jeune homme de mérite, mais c'est fort malheureux que son père soit un ancien cabrouétier et sa mère une

ancienne marchande de salaisons. Pour Cabatoute, ils se contentèrent de cet argument significatif : « C'est un jeune homme de famille ! ... »

C'était tout. Et c'était assez ...

Eh bien ! mon ami, laisse-moi te glisser au tuyau de l'oreille les renseignements que tonton Golicha m'a fournis précisément sur deux de ceux-là qui soutenaient avec le plus d'acharnement Cabatoute.

D'abord les Volferrière : leur grand-père était palefrenier du général Bonnet : arrêté plusieurs fois pour vol d'animaux, il reçut, à cause de ses exploits, le sobriquet de *Tibourrique* ; leur père fut tour à tour tanneur, sellier, et dans le voum qui eut lieu ici à la chute de Soulouque, il fut du nombre de ceux qui avaient pris leur part. Leur grand-mère était, au dire des contemporains, une femme très complaisante ; elle eut dix enfants, mais chacun avait un père différent ; leur mère, cuisinière, puis ménagère, est montée en dernier lieu au grade de M^{me} Volferrière ...

Les Grandchirez : leur bisaïeul, nègre bambara, grand caprelata ; leur grand-père, houngan, chef de section, commandant de place sous Riché ; leur père, maître-tailleur, puis commerçant. Leur grand-mère, une Martiniquaise qui, paraît-il, n'avait jamais su la cause réelle de la destruction des villes de Gomorrhe et de Sodome, leur mère, une marchande de pains-patates, puis une boutiquière qui, après un « plaçage honnête » de dix ans, est devenue M^{me} Grandchirez ...

Quant aux Cabatoute, leur histoire est très longue et très mouvementée ; retenons ces simples notes : leur bisaïeul était un esclave marron, le plus fin voleur de la bande de Bouckman, il donna du fil à retordre à la maréchaussée coloniale ; elle put cependant mettre la main dessus ; on lui coupa les oreilles, ensuite le poignet droit.

Leur grand-père remplissait les fonctions de *majoral* au bureau des Épaves sous Boyer ; plus tard on le connut archer, puis commissaire de police ; quant au père, vous le savez presque déjà : de *stimidor* en douane, il est devenu successivement boutiquier, commerçant, et maintenant, comme il n'a plus de magasin, il est tantôt courtier-marron, tantôt encanteur public ; entre-temps, teneur de cabarets borgnes ; enfin, c'est un cumulard. Noble rejeton de l'arbre généalogique que je viens de te dresser, Rodolphe Cabatoute, il n'y a pas de doute, était un jeune homme de famille, et comme tel, digne d'avoir le pas sur ces modestes et intéressants jeunes gens dont le

grand péché est d'être fils de Sor Une Telle, quand pourtant les Sors ne manquent point dans toutes les familles haïtiennes ...

Aussi est-ce pour ces sérieuses considérations que M^{me} V^{ve} Éliezer Pitite-Caille, l'ancienne tireuse de cartes d'Aquin, accorda à Cabatoute, pour ne point déchoir, la main de sa chère Lucine ...

Dans sa sollicitude maternelle, elle lui avança adroitement trois mille dollars, juste de quoi lui permettre de liquider, avant le mariage, quelques dettes d'honneur. Mais Cabatoute ne parut pas satisfait ; il avait de l'appétit ; il voulut faire un plus fort tirage sur sa belle-maman, sous prétexte de commande d'un mobilier tout à fait art nouveau ; Velléda, vieille rouée, parant le coup, de lui dire :

« Ne t'inquiète pas, mon fils, tout est déjà commandé ! ... »

Quand tout fut prêt pour le sacrifice, c'est-à-dire, quand M^{me} V^{ve} Pitite-Caille reçut de l'étranger et le mobilier et le trousseau de ses chers enfants, on procéda au mariage civil. Et le lendemain, en grande pompe, le jeune couple reçut la bénédiction nuptiale à la Cathédrale. Ils furent conduits à l'autel par M. Grand-format et M^{me} Assougué.

Ce mariage fut un événement mondain : l'Église fut comble d'invités et de curieux et toute la ville était sur pied pour assister à l'interminable défilé des voitures, des bus et des buggys.

La réception eut lieu à Turgeau ; elle compte parmi les plus magnifiques qui aient eu lieu dans le pays, tous les garçons en exercice avaient été réquisitionnés pour le service de l'immense foule qui avait répondu avec empressement à l'invitation des familles Cabatoute et Pitite-Caille. On ne pouvait compter les bacs de pâtés, de bonbons, les bouteilles de porter, de bière, de liqueurs diverses et de champagne. Quant au menu, il comportait des plats variés et d'une préparation irréprochable ... Tout le monde mangea et but à satiété, et l'on dansa aussi jusqu'au moment où les époux Cabatoute prirent congé de leurs hôtes pour se rendre à Pétionville où ils passèrent leur lune de miel ...

Pendant trois mois, ce mariage parut bien assorti ; mais bientôt, grâce à l'indiscrétion des domestiques (ces gens-là sont sans pitié), on sut que la jeune femme avait des chagrins et pleurait en silence. Cabatoute avait

commencé, en effet, par lui rendre la vie dure : il s'amusait ferme au-dehors ; il entretenait plusieurs maîtresses, fréquentait les maisons de jeux ; il rentrait fort tard chez lui. À la moindre observation, au plus léger reproche de Lucine, il pestait, il rageait. Il ne toléra pas qu'elle ouvrît la bouche.

Lucine, n'en pouvant plus, fit des confidences à sa mère. M^{me} Velléda crut de son devoir d'adresser quelques remontrances à son gendre, d'autant que sa fille était enceinte « à pleine ceinture ».

Malheureusement elle les lui fit sur un ton trop aigre et à un moment où Cabatoute était absolument sur son bœuf ...

Elle reçut, pour cette intervention, un vigoureux coup de bâton. Traînant l'aile, tirant le pied, elle se sauva en maudissant son agresseur et en se promettant de délivrer sa fille de la tyrannie de cette brute.

Mais voilà, Lucine aimait ce butor et n'entendait nullement divorcer ...

« Tant pis pour vous ! » lui dit alors sa mère.

Cette scène ne ramena pas Cabatoute à de meilleurs sentiments : au contraire, elle eut pour effet de le rendre plus irascible ...

Lucine avait en dépôt cinq mille dollars chez un banquier de la place, M. John Risq. À son insu et en contrefaisant sa signature avec adresse, Cabatoute draina insensiblement cet argent.

Un beau matin, entre deux caresses (il savait caresser sa femme), ce maître homme lui parla d'une association qu'il comptait fonder avec quelques amis. Cette association s'occuperait, sur une très large échelle, de la culture du coton, denrée absolument en faveur sur les marchés étrangers. Chiffres à l'appui, il fit voir à sa chère moitié la belle fortune qu'il y avait à gagner. Pour la réalisation d'un tel projet, il lui fallait cependant quatre mille piastres.

Après une légère hésitation, Lucine lui dit qu'elle lui donnerait un mot pour John Risq qui lui verserait la valeur.

À cette proposition Cabatoute pâlit, mais dominant son trouble :

« Tu sais, ma petite chatte, puisque John fait bien travailler notre argent, il serait préférable de nous défaire de notre halle qui, ne se trouvant pas dans un quartier commerçant, ne nous rapporte pas grand-chose.

Comme il avait beaucoup d'influence sur sa femme, celle-ci après une moue, se rangea à son avis.

La halle fut vendue. À partir de ce moment, Cabatoute eut l'air toujours affairé, ses sorties devinrent plus fréquentes, et parfois même, dans la semaine, il découchait une ou deux fois.

Le prétexte était l'exploitation du coton, mais le fin mot de tout cela, c'était tout uniquement l'installation d'une nouvelle maîtresse dans les hauteurs de Thor.

Un soir, à table, Lucine se hasarda à lui demander des renseignements sur cette entreprise ...

« La récolte promet d'être excellente, seulement, voilà, les bras manquent pour la cueillette. Nous avons été obligés d'augmenter les frais pour pouvoir obvier à cet inconvénient. Tu n'as pas idée, ma chère, de ce pays ; il n'y a que des paresseux. À propos, Gustave, qui a déjeuné une fois ici avec nous, m'a parlé d'une machine merveilleuse à préparer le coton et qui fait réaliser d'énormes bénéfices sur la main-d'œuvre. Je suis absolument d'avis d'en commander une. Ça ne coûte pas bien cher. Prix de revient, commission, frais d'emballage, fret, enfin tous frais compris, cette machine me reviendra à cinq mille piastres. Tu sais, je suis absolument pratique. Nous ne devons pas toucher à l'argent du dépôt. C'est sacré. Nous vendrons nos deux maisons hautes qui ne rapportent que sept cent-vingt gourdes par an et nous nous rattraperons joliment avec cette machine, d'autant que le coton est demandé plus que jamais. »

Lucine, avec une souriante naïveté, se laissa prendre, hélas ! à l'engrenage de cette fameuse machine, qui, ai-je besoin de te le dire ? n'a jamais été commandée, puisque d'ailleurs, l'exploitation cotonnière ne marchait à merveille que dans l'imagination du sieur Cabatoute.

La malheureuse femme ne commença à voir clair dans le jeu de son coquin de mari que quand celui-ci vint, un jour, avec l'aplomb le plus imperturbable, lui parler de l'impérieuse nécessité qu'il y avait de vendre la seule maison qui jusqu'alors avait été épargnée : la coquette villa qu'ils habitaient à Turgeau. Lucine résiste. Cabatoute s'emporte. Pour la première fois elle ose dire : « Jamais ! Jamais ! »

— Il le faut pourtant réplique son mari. Il le faut ; j'ai pris déjà de l'argent sur cette maison, et du reste, j'ai formellement engagé ma parole d'honneur ... »

Bichi ! Lucine résiste : « Jamais ! Jamais ! »

Cabatoute, furieux, lui lâcha un coup de pied au bas-ventre.

Cette brutalité inqualifiable cause un malheur irréparable : Lucine fit un accouchement prématuré. Malgré l'habileté du docteur Mettay Fair qui, pour essayer de la sauver, avait recouru à l'emploi du forceps, elle trépassa dans une crise éclamptique ...

Peu après les funérailles, Cabatoute — que notre justice devrait prendre au collet et traîner sur la sellette du crime — Cabatoute vendit subrepticement les meubles, l'argenterie, le linge et les bijoux de la défunte ; il fit de rares apparitions au Bord-de-Mer, puis disparut. D'aucuns disent qu'il s'occupe de bois à la Gonâve ; pour d'autres il fait un commerce de peaux et de bestiaux dans les frontières.

Il aura une mauvaise fin, ce *brigand* ! ...

Et Étienne Pitite-Caille ? ... Assurément, tu dois être anxieux d'avoir de ses nouvelles ?

Eh bien mon ami, tandis que ces malheurs s'abattaient sur sa famille, tandis que Cabatoute battait sa mère, rossait sa sœur, la ruinait et finalement la tuait, ce gentleman était à ses aventures galantes, aux ris et aux jeux. Il papillonnait dans les parterres de Turgeau et flirtait dans les salons chics de la ville.

Bien des boutons se sont épanouis sous la chaleur de ses baisers ! Bien des cœurs saignent encore au cruel souvenir de son infidélité !

Pourtant, notre Étienne était bête comme chou. Il avait à peine une instruction primaire. Pendant les quinze années qu'il avait passées en France, il n'avait appris — c'est lui qui en fait l'aveu — que l'art ... photographique. Comme il avait une assez bonne mémoire, il s'était amusé, pendant ses courses à travers Paris, à collectionner des bouts de phrases comme celles-ci : « C'est épatant ! Cela m'est absolument équilatéral ou équidistant. P'ris (lisez Paris). P'ris c'est le pays de dieux, etc ... »

Quant à l'argot des faubourgs, il s'en servait à tout propos et hors de tout propos ...

Le secret de ses succès mondains résidait dans ceci : il avait de la galette, il était un jeune homme de famille, et puis quant à banda, il l'était, il l'était de la tête aux pieds. Il fallait le voir dans ses beaux jours. Il avait une démarche fière et *bobussienne* ; il avait toujours une fleur à la boutonnière. Rarement, il saluait, rarement, il répondait aux saluts ...

Si ma mémoire ne me fait pas défaut, c'est ce *parisien* qui, le premier, a porté ici les pantalons dis *suèls*.

Au dire d'un garçon qu'il avait à son service — et qui l'a répété devant moi — ce Monsieur qui se faisait habiller à la fois à Londres et à Paris, avait dix redingotes, huit jaquettes et six vestons d'étoffes diverses, mais supérieurs ; de fastueux gilets ; il avait la plus riche collection de cravates dernier cri ; le cabinet où étaient déposés ses souliers avait l'aspect d'un petit musée de chaussures ; ils étaient de toutes formes, de toutes couleurs, et de toutes peaux ; caïman y compris ... Quant à ses chemises et à ses faux cols, le nombre en était incalculable.

Un des premiers, il avait fait venir une coquette victoria (marque Binder) ; son écurie était une curiosité : outre un superbe tireur anglais, il possédait trois montures de robes différentes qu'il avait payées un millier de gourdes.

Toutes ces somptuosités étaient peu de chose à ses yeux, mais dans son imprévoyance il n'avait jamais pensé à faire travailler son argent. Aussi ses fonds baissaient, baissaient chaque jour ...

Un matin, il reçut la visite d'un représentant de plusieurs maisons étrangères avec lesquelles il était en relation. Il avait plusieurs comptes en souffrance ... Poliment l'homme d'affaires lui apprit qu'il avait mandat de le poursuivre, au cas où ses notes ne seraient pas liquidées dans un délai de trois jours ...

Étienne Pitite-Caille qui ne s'attendait point à cette surprise, crut qu'il pouvait se libérer ; mais quel ne fut pas son étonnement quand, après avoir consulté sa caisse, il constata qu'il n'avait même pas le tiers des valeurs réclamées.

Il courut en toute hâte chez Grandmajor, chez Makouchatt, ses compagnons de débauche, à qui il avait en maintes occasions prêté des sommes assez rondes. Ces Messieurs ouvrirent de grands yeux ; ils semblaient même lui dire dans leur ébahissement : « Ah, ça ! est-ce que tu te fiches de nous ? »

Cependant le terme du délai arrivait.

Étienne essaya d'obtenir un sursis. Sa déveine étant malheureusement *cordée*, il se heurta à un refus catégorique. Il ne sut alors où donner de la tête ...

Informé que le représentant de ses créanciers allait remettre ses comptes à M^e Say Fouquey, il eut une frousse qui le mit dans une grande excitation nerveuse. M^e Fouquey, qu'il avait maintes fois vu à l'œuvre et qui, tout récemment, venait de faire écrouer pour dettes M. Vidangeaud, sa femme et ses fils, M^e Fouquey était pour lui comme un terrible épouvantail.

Il se voyait déjà escorté d'huissiers et de recors : il se voyait déjà en prison.

Ayant frappé vainement aux bourses des amis et d'anciens obligés, il était sur le point de se résigner bravement à son sort quand — peut-on dire que c'est une inspiration divine ? —, quand il pensa à l'usurier Scanathol Monniche qui sauve souvent les naufragés de la fortune pour après les replonger dans l'abîme ...

Sans plus délibérer, il vola chez cet usurier.

« Sauvez-moi ! Sauvez-moi ! lui dit-il. Il me faut à l'instant dix mille francs. »

Scanathol Monniche, très froid :

« C'est malheureux. Je n'ai pas de fonds disponibles ... Je ne pourrai faire affaire que dans les quelques jours..

— Ce sera trop tard. Voyez, je vous en prie, je vous en supplie, ce que vous pourrez faire pour moi ... Je suis à la veille d'entrer en prison ...

— Je ne puis rien, rien aujourd'hui ...

— Il paraît que vous avez des craintes, mais j'ai de sérieuses garanties ...

— Je ne dis pas le contraire, mais ... quelles sont ces garanties ?

— J'ai une maison qui vaut plus de trois mille dollars ; j'ai ma voiture, j'ai deux chevaux de prix, j'ai mon mobilier qui est tout neuf ...

— Vous n'avez que ça ; mais un bailleur sérieux ne peut donner sur ça que huit cents à mille dollars ... et encore.

— Pour Dieu ! Monsieur Scanathol, donnez-moi deux mille piastres, et je promets de régler avec vous dans un mois. »

Il était huit heures du matin. L'usurier lui dit de revenir à deux heures, avec ses titres en règle.

À deux heures l'affaire fut conclue devant notaire.

Étienne respira. Il s'était libéré envers ses créanciers d'outre-mer. Mais, comme une sorte d'épée de Damoclès, il avait, suspendues sur sa tête et sur ses biens, les griffes implacables de l'usurier Scanathol Monniche !

Un matin, vers les dix heures, il y eut un certain émoi dans le quartier de Turgeau. Qu'y avait-il ? On s'abordait en se posant cette question. Renseignements pris, c'étaient les représentants de la justice qui étaient venus procéder, sans tambour ni trompette, au déguerpissement du sieur Étienne Pitite-Caille.

Un mois auparavant son mobilier, sa voiture et ses chevaux avaient été vendus à la criée publique ...

Le malheureux jeune homme, cette fois, voulut résister, mais sans trop le brutaliser, on le poussa hors de son dernier refuge ...

Cette expulsion judiciaire fit d'autant plus de bruit que l'on était en plein carnaval.

Aussi ceux qui lui en voulaient à cause de ses façons prétentieuses et arrogantes profitèrent-ils de ces jours de « *passer rage* » pour se payer un peu sa tête. Les uns se travestirent en lui empruntant — avec succès — ses traits et sa démarche ; les autres se promenèrent en ville, une boîte sous le bras, braillant : « *Deux centimes pour voir le parisien sans suèl Étienne Pitile-Caille !* »

Nos sambas anonymes — invisibles comme le musicien de nos forêts — se mirent eux aussi de la partie en donnant libre cours à leur verve railleuse. Ils composèrent d'allègres et malignes chansons dont les paroles et les airs se répandirent rapidement dans tous les *coins et racoins* de la ville pour former bientôt le répertoire de nos Douze et demi et de nos Tindingues faubouriennes. Celle qui eut le plus de vogue fut, sans conteste, *Frè Étienne*. Écoute, et tâche de retenir ces jolis couplets pleins de bon sens :

I

Riche, vini pauvre,
Pauvre, vini riche :
Ça ou pitôt ?
Frè Étienne ça ou dit ?

II

P'tit vie durable,

Grand vie gnou jour :
Ça ou pitôt ?
Frè Étienne ça ou dit ?

III

Pauvre, cœur content,
Riche, cœur malade :
Ça ou pitôt ?
Frè Étienne ça ou dit ?

IV

L'argent travail,
L'argent sans suer :
Ça ou pitôt ?
Frè Étienne ça ou dit

En ce temps-là — je te le dis en passant, car c'est bon à noter —, en ce temps-là, la Muse populaire était *vaillante*, plus gaie, plus vive, plus spirituelle, plus libre dans ses allures de gaillarde cancanière à la poitrine débraillée ... Événements politiques ou mondains, scandales domestiques ou administratifs, tout l'intéressait. Elle était indiscreète ; elle mettait l'oreille aux écoutes ; elle collait l'œil aux serrures : elle se cachait derrière le mur. Elle voulait tout savoir ; elle savait tout. Elle poussait sa manie de ne rien celer, jusqu'à traduire en notre vigoureux patois des choses qu'on ne dit décemment qu'en latin.

Si souvent elle railla les travers des petits, souvent aussi elle décocha des traits aux Grands. Elle ne craignit point de leur faire la leçon : elle les « jugea, jaugea, classa et déclassa ». Mais elle mit tant de bonne humeur dans ses irrévérencieuses polissonneries, que ses plus hautes victimes, pour ne point paraître ridicules, se composèrent vite le visage et laissèrent errer sur leurs lèvres un sourire vague et contraint ...

Ah ! ce temps-là, c'était l'âge d'argent de la chanson. Pégase avait toujours de l'herbe fraîche. Et nos sambas, sans nullement s'inquiéter de la question patate, pouvaient à loisir s'amuser et nous amuser en chansonnant les Forts et les Faibles, sans oublier notre Étienne Pitite-Caille qui, des hauteurs aristocratiques de Turgeau avait dégringolé à Calin-Centime, de Calin-Centime au D'leau-Caraco, pour rouler ensuite à la rue Chemisette (quartier des Pisquettes).

Malgré ces chutes et rechutes, ce jeune homme eut la chance de rencontrer sur sa voie douloureuse, tantôt un ami de son père, tantôt un de ses anciens copains, tantôt un inconnu à l'âme charitable pour lui glisser quelques gourdes dans la main ou pour lui donner de salutaires conseils.

Je connais quelqu'un, je puis, sans indiscretion, te citer son nom, c'est mon ami Absalon Bogodeau. Il lui offrit plusieurs fois de le faire entrer comme commis dans un magasin du Bord-de-Mer ou comme employé dans un Ministère.

Il avait pu même trouver pour lui en emploi de soixante gourdes dans une maison de banque de la place avec promesse d'augmentation de salaires. C'était la planche de salut.

Quand il vint lui faire part de cette bonne nouvelle, savez-vous que ce garçon eut le courage de refuser, et qu'il ne trouva que cette sottise pour justifier son refus ?

« Un homme comme moi ne peut pas travailler sous les ordres ! »

Mais ce fainéant, doublé d'un vicieux, ajouta en manière de rectification : « Au pis aller, je pourrais accepter d'entrer en Douane. Là au moins on peut être sous les ordres ! ! ! ... »

Cette réponse, comme bien vous pensez, mécontenta Bogodeau. Non seulement elle lui fit voir qu'Étienne n'était pas digne de sa sollicitude, mais encore elle lui parut comme une des manifestations les plus caractéristiques du pluminpoulisme haïtien ...

Depuis, Étienne Pitite-Caille est « à la merci des vents et des flots ». Il est un bel échantillon de misère physiologique. Il a les yeux creux, le visage sombre et renfrogné. De sourdes tempêtes soufflent toujours dans son esprit et dans son ventre ...

Ses souliers sont éculés ; sa redingote est un héroïque « petit nancy » ; on ne peut savoir s'il porte chemise ou non, car, comme les militaires, il est bien colleté et a toujours un mouchoir rouge autour du cou.

Il prend chaque matin son absinthe ou son « zo-douvant » ; il joue au *trois sept bois nan nez* avec des partenaires qu'il n'eût jamais acceptés autrefois comme palefreniers. Enfin, notre banda n'est rien moins aujourd'hui qu'une ... bête serein.

Voilà, mon ami l'histoire « triste et dolente » des Pitite-Caille.

Il ne manque à cette histoire pour être à point, que ce petit renseignement que je te prie de garder pour toi seul, car, comme dit Boutenègre, je ne veux me trouver dans *aucune malicité*. Approche-toi un peu plus ; je ne veux pas être entendu des voisins ...

M^{me} V^{ve} Velléda Éliezer Pitite-Caille, qui, avec ses cartes, faisait et défaisait les mariages, M^{me} V^{ve} Éliezer Pitite-Caille est devenue, malgré son âge, une des cinquante maîtresses du général Pheuil Lamboy ...

« A la grand'moune cannaille », dit le peuple.

Elle de répondre en se rengorgeant :

« M'ta couté ou ! Je refais ma jeunesse ... »

Tirons l'échelle ... C'est tout.

Sur ce, je pris congé de Golimin en lui demandant — ce que, du reste, il m'a formellement promis — de me conter encore des histoires aussi instructives que celle de la famille des Pitite-Caille.

Fin